

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

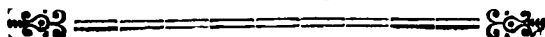
DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1757.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I I.



JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1757.



ESSAI

*Sur les misères de la Vie & sur les moïens de les
supporter.*

Dans les revers & les tourmens
Le Sage marque sa Constance,
Et dans tous les Evénemens
Se soumet à la Providence.

ON a défini l'Homme un Animal raisonnable ; peut-être la Définition seroit-elle plus juste , si on le définissoit un Animal misérable. Foible d'esprit & de Corps , il est abimé dans la douleur , ou déchiré par des chagrins. Souvent le jouet des préjugés & de l'erreur , ses efforts pour s'éclairer ne servent qu'à lui faire mieux sentir son ignorance. A peine veut-il s'élever , qu'il retombe ; cherche-t il la Vérité , il s'égare ; il semble

que l'Evidence le fuie. Veut-il raisonner, il sent son impuissance, & sa misère ; se laisse-t-il conduire à l'Instinct, il se dégrade à la condition des Bêtes. Jeune, il desire sans cesse, & ne possède jamais ; ses plaisirs se succèdent les uns aux autres come les flots de la Mer, & s'écoulent avec la même rapidité. Dans l'âge mûr, il est la victime de l'Ambition, ou dévoré par l'Avarice : Ses Passions, loin de se calmer, le tyrannisent avec plus de force ; s'il n'est plus esclave de la Volupté, la soif des Dignités ou des Richesses altère son repos & excite dans son Cœur un Orage continuel. Vieux, il est accablé sous le poids des Maux corporels ; sa vigueur s'éteint, & lui laisse à peine la force de végéter & de ramper sur cette Terre, dont il devient un fardeau, & qui s'ouvre sous ses pieds. A charge aux autres & à lui même, il est heureux si sa foiblesse l'empêche de sentir sa caducité & la grandeur de ses pertes : Il trébuche au moindre choc ; un grain de sable suffit pour le renverser. Plus heureux encore s'il ne porte pas jusques dans le sein du tombeau des penchans dépravés, & le désespoir de ne pouvoir les satisfaire. Un Vieillard regrette quelquefois moins la vie, que la perte de ses plaisirs, de ses honneurs ou de ses richesses. Son
dernier

dernier soupir est encore un Sacrifice , qu'il fait à sa passion dominante.

La Vie elle même , qu'est-elle qu'un tissu d'ennuis & de peines ? Si nous n'avons pas des chagrins réels , nous nous en faisons de chimériques ; nous avons à souffrir également , les maux qu'on nous fait , & ceux que nous nous faisons à nous mêmes. Nous formons des Monstres pour les combattre , & come si nôtre félicité , si courte & si passagère , étoit trop longue & trop parfaite , nous avons la funeste industrie de l'altérer , & de l'abréger par nos craintes & les noirs prestiges d'une triste Imagination *. Combien de jours nébuleux sur quelques jours sereins & ce petit nombre de jours sereins fuit come un éclair , & nous laisse dans les ténèbres.

** Madame des Houlières a bien connu combien l'opinion met de poids à nos maux ; voici ce qu'elle dit ,*

L'exil , l'obscur naissance ,
La servile dépendance ,
Le mépris , l'opression ,
La pauvreté qu'on déteste ,
Le trépas , & tout le reste
Sont des maux d'opinion.

A peine avons nous recueilli l'héritage de nos Pères , que nos Enfans aspirent au nôtre. Une vicissitude continuelle nous rend le jouët de tous les Vents , & la Vie humaine n'est presque qu'une Tempête.

Les objets de nôtre attachement n'ont pas plus de consistance & ne font pas de plus grand prix, que les biens passagers & frivoles dont nous conoissons enfin le néant. Avons nous une Epouse tendre & fidèle ; des Enfans sages & bien élevés , qui font nôtre espérance , nôtre consolation , & l'appui de nôtre Vieillesse , la Mort , l'implacable Mort, peut les moissonner dans un instant , & ce qui étoit nôtre joie devient le sujet de la plus vive douleur. Si la Mort les épargne, nous craignons sans cesse de nouveaux coups ; nous tremblons au moindre accident qui leur arrive ; leurs revers & leurs maux deviennent les nôtres ; plus nous multiplions les objets de nôtre tendresse , plus nous sommes sensibles , & plus nous sommes exposés aux traits qui peuvent les percer & dont le contrecoup nous blesse nous mêmes. Si au contraire, nous avons le malheur d'avoir une Epouse d'un mauvais caractère *, des En-

* *Socrate* avoit deux Femmes d'une humeur contrariante & chagrine , & il supportoit leur aigreur

sans indociles & vicieux, quelle affliction pour un Mari, ou pour un Père sage & vertueux ! Il gémit de leurs défauts sans oser les publier, ni presque se plaindre. Il voit sa fortune & son honneur en péril, sans pouvoir, que très difficilement, les mettre à couvert. Il veut éviter un éclat honteux, & son silence forcé lui coute son repos, sa santé & quelquefois sa vie.

L'Homme trouve de l'amertume & des obstacles à son bonheur, jusques dans le sein de l'Amitié. Un Ami peut avoir un zèle amer ou indiscret. Il donne des Conseils avec dureté, ce qui nous empêche d'en profiter, ou en ôte la douceur. Il publie nos défauts, qu'il devroit cacher, pour nous en épargner la honte. Son ostention de sagesse nous blesse, ou son goût pour la volupté nous séduit. Come il s'est attaché à nous sans nous

B b 4

greur & leurs contradictions sans se plaindre ; cependant les chagrins domestiques sont les plus cuisans, parce qu'ils reviennent sans cesse, & qu'un Homme sage les dévore dans le silence. Les grands malheurs ont cela de favorable, qu'ils font admirer nôtre fermeté & nôtre courage, au lieu que les petits nous laissent en proie à la tristesse.

bien conoitre , & par une forte d'instinct , il nous quite sans raison , & lorsque nous aurions le plus de besoin de son secours. S'il n'est uni à nous que par intérêt , un intérêt plus grand brise un lien si fragile. Il en est de même des plaisirs ; dès que nous cessons de les procurer , on cesse de nous aimer & l'on nous abandonne à nos remors. La concurrence aux mêmes Emplois nous désunit sans retour. L'Envie & la Jalousie déchirent les nœuds de l'amitié. J'ai connu deux Personnes d'un Sexe différent , qui s'aimèrent longtems avec la plus grande tendresse. Les paroles leur manquoient pour exprimer leurs sentimens ; ils sentoient plus qu'ils ne pouvoient dire ; mais l'inconstance & le dégoût rompirent cette union. L'un crût aimer trop , & se fit un scrupule de sa tendresse ; l'autre fut piqué d'un refroidissement , qui avoit l'air de l'indifférence : Ils vinrent insensiblement à se haïr , presque autant qu'ils s'étoient aimés.

Quand on ne peut gagner l'affection , on voudroit du moins mériter l'estime , par les efforts qu'on fait pour résister à une Passion qui paroît criminelle ; & quelquefois on perd l'une , sans pouvoir obtenir l'autre.

On se flatte en vain de triompher sans peine d'une Inclination violente : Les coups qu'on lui porte sont toujours aux dépens de

nôtre félicité ; nôtre Cœur gémit du sacrifice qu'il est forcé de faire , & pleure sur la victime. Il faut combattre sans cesse , pour obtenir une Victoire toujours incertaine , & qui nous coute des larmes. Nous voudrions être à Dieu , mais le Monde nous entraîne , & nous ne pouvons lui résister. Voilà un court tableau de la Vie humaine. Je n'en ai point grossi ni altéré les traits ; soit qu'on le considère en gros ou en détail , on trouvera que nous ne pouvons y réfléchir sans nous affliger. Cette vie passe come un songe , mais c'est un Rêve triste & facheux , qui fait craindre un Réveil plus redoutable.

Quelle dure & cruelle extrémité ! Le passé ne nous offre rien d'agréable & son souvenir nous afflige ; le présent nous échape , & si nous y faisons attention , nous trouvons que nous marchons sur des Epines ; l'avenir nous trouble & nous inquiète. Dans cette triste situation devons nous haïr nôtre existence ? Non ; mais nous devons tâcher de la rendre douce & utile , & je vais en proposer les moïens.

L'Home est environé d'écueils & de précipices ; cela doit l'engager de marcher avec prudence & circonspection , pour les éviter. La frugalité le garantira de plusieurs maladies ; le travail & la modestie de la pauvreté ; il est rare d'être heurté , si l'on n'offense Per-

fone. L'humilité & la bënëfice défarment l'Envie , ou en émouffent les traits. Le filence fait taire la critique *, & la Vertu confond la calomnie. Si l'on nous reproche des défauts dont nous nous fentons coupables , il nous reffe la fatisfaccon de nous corriger. Il y a de la délicateffe & de la bienfiance de ne pas s'informer avec trop de foïn de ce que l'on dit de nous. Nôtre amour propre eft fouvent puni de fa curiofité. Si nous favions tout ce que la malignité ou la flaterie publient , nous ferions ou trop humiliés ou trop fiers. C'eft affés de n'avoir rien à fe reprocher , ou de fe repentir de fes fautes & d'aspirer à la perfeccion , fans fe flater d'y parvenir ,

Laiſſés parler le Monde & faites toujours bien.

A l'égard des Maladies inévitables du
Corps

* L'Illuſtre *Fontenelle* ne répondits jamais à aucune Critique , quoi qu'il lui fut facile de repliquer ; foit qu'il crût qu'une Critique mauvaife tombe d'elle même , & qu'un bon Ouvrage n'en doit pas redouter les traits ; foit que la douceur de fon caractère ne lui permit pas d'entrer dans une diſpute , où l'Efprit s'éclaire peu & le Cœur s'aigrit beaucoup.

Corps, on doit les souffrir avec patience & résignation : C'est le meilleur remède , pour en adoucir l'amertume. C'est ici un état d'épreuve , & le Sceau de l'humanité. Dieu en nous mettant au Monde ne nous a pas promis une santé durable & parfaite. Il faudroit pour cela renverser l'ordre de la nature. L'air que nous respirons , les alimens que nous prenons pour nous soutenir , tout cela mine peu à peu nôtre foible Machine. C'est un Edifice qui ne peut subsister que quelques années , & qui s'écroule par son fondement ,

*Le nom de Mort qu'on donne à nôtre dernière
heure*

N'en est que l'accomplissement.

Le vrai courage & l'intrépidité ne consistent point à braver la Mort , à la tête d'une Armée , mais à la voir venir sans éfroi. Je suis moins surpris de la briéveté de nôtre vie , que tant d'accidens peuvent acourir , que je suis étoné , qu'un Corps tel que le nôtre , composé de parties si délicates & si fragiles , dure si longtems. Les Elémens le heurtent sans cesse , au dehors ; les Passions l'agitent & le blessent dans l'intérieur. Un grain de Sable dans l'Urethre , une goutte d'eau dans le Cerveau suffisant pour atoblir

& détruire le tempéramment le plus fort & le plus vigoureux. La Jeunesse même la plus brillante est renversée à la rencontre d'un Vermisseau, ainsi qu'une tendre fleur qui vient à peine d'éclore.

*Et come elle a l'éclat du Verre ,
Elle en a la fragilité.*

J'ai proposé quelques moïens généraux, pour éviter ou adoucir les Maux qui nous arrivent, ceux qu'on nous fait, ou que nous faisons à nous mêmes, entrons après dans quelque détail.

Nous craignons le mépris, mais lorsqu'on se respecte soi même on n'y est guère exposé. D'ailleurs nôtre bonheur doit-il dépendre de l'opinion & du caprice des autres? Leurs faux jugemens & leurs préjugés nous ôtent-ils nos Talens ou nos Vertus? Ce sont eux qui sont blamables de juger si mal. Il faut les plaindre de manquer de pénétration, de justesse, ou déquité.

*Vivons pour nous; Et bien fou est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.*

La Pauvreté nous fait peur; mais il y a une Indigence honorable, en quelque sorte, quand elle est la suite d'une fatalité iné-

vable *, & non l'effet d'une honteuse dissipation & d'une lâche paresse. Les Anciens *Romains* en faisoient gloire. J'ai connu à *Paris* un des petits Fils du grand *Corneille*, si fameux par ses Tragédies; il se plaisoit, come le dit l'Abé *Trublet*, dans l'obscurité & n'avoit pas honte d'une pauvreté volontaire, qui étoit l'effet, non de sa fainéantise & de son défaut de talens, mais de son choix & de son éloignement pour le Luxe, & pour une gloire chimérique & passagère. Et ne voions nous par le célèbre *Rousseau*, qui fait honneur à sa Patrie par ses Connoissances & par son Génie, mépriser les Richesses, & se borner au simple nécessaire, quoi qu'il lui fut facile d'acquérir le superflu.

Nous craignons la Mort; mais elle est la fin de nos peines & de nos maux; elle est un port assuré contre les tempêtes de la Vie. Si on la dépouille de la terreur que cause son appareil ou la superstition, elle n'a rien par

* Des Evénemens imprévûs, un sort cruel peuvent nous enlever nos biens, mais ils ne peuvent nous ôter ce qui est à nous, & qui nous appartient véritablement, savoir nos Talens, nos Connoissances, nos Vertus : On vint anoncer à l'illustre *Fénelon* que le feu avoit pris à son Palais, & avoit brûlé ses Meubles & ses Livres; il ne parut point ému de cet accident, & continua tranquillement le Discours qu'il avoit comencé.

elle même de redoutable*. C'est un Sommeil paisible, qui n'est point troublé par le Réveil, ou par des Songes facheux. J'ai interrogé plusieurs Persones d'une Conscience éclairée, & qui mouroient sans remors, parce qu'ils avoient vécu sans crime : Je leur ai demandé quel étoit leur état, & si elles souffroient beaucoup ; elles m'ont répondu que non ; qu'au contraire, elles éprouvoient une espèce de satisfaction à mourir & un sentiment doux & agréable : Elles s'éteignoient peu à peu, come une Personne qui ferme les yeux pour dormir & qui s'affouplit. Les grimaces qu'on fait quelquefois dans l'Agonie sont des mouvemens corporels, semblables aux ressorts d'une Machine, que l'air fait mouvoir, mais qui n'influent point sur l'Esprit, qui se sépare du Corps,

* On a vu des Gens, soit chés les Anciens, soit chés les Modernes, se préparer à la Mort, come s'ils alloient à un Festin, au milieu des honneurs & de l'abondance, & seulement par dégoût pour la Vie. On en trouve divers exemples dans les Lettres de *Pline le Jeune*. *Jule César* disoit, qu'il aimoit mieux mourir que de craindre sans cesse ; & lorsqu'il fut poignardé dans le Sénat il ne fit aucune résistance, & eut soin de ranger sa robe, pour tomber avec décence.

come un Hôte fort du lieu qui lui a ſervi d'azile, ſans le haïr ou le déchirer.

Mais la douceur d'une telle mort, ne doit porter Perſone à la hâter. Pour finir ſon rôle & quitter le Théâtre, il faut attendre l'ordre ou la permiſſion du Souverain Maître, come un Soldat attend le comandement de ſon Officier, avant que de fortir de ſon Poſte. Il vaut mieux uſer ſa chaine que de la rompre. Les maux & les calamités de la vie ne nous autorifent point à avancer nôtre Mort,

*Il eſt plus grand plus difficile
De ſouffrir le malheur que de ſ'en délivrer.*

Rien n'eſt plus propre à nous faire ſupporter avec patience les infortunes les plus cruelles, que les ſecours & les conſolations que la Réligion nous fournit, & l'eſpérance d'une heureuſe Immortalité. Que les *Stoïciens* nous vantent leur fauſſe ſageſſe, qu'ils faſſent parade d'une fermeté, que le ſentiment déſavoüe, je ne vois que leur Orgueil. Ils doivent trembler, eux qui ne voient rien au delà du trépas. Mais que le Chrétien, en avouant ſans oſtentation qu'il ſouffre, ſupporte ſes maux ſans murmure, dans l'attente d'en voir bientôt la fin & ſa patience couronnée, il n'y a rien là que de naturel.

On parcourt fans peine une route , où il se trouve des ronces & des épines , quand on aperçoit au bout , un chemin semé de fleurs & un séjour délicieux.

Enfin , ce qui sert encore à assurer nôtre bonheur , & à l'afermir sur des fondemens solides, contre les orages de la vie , c'est de se faire une juste idée du caractère des Hommes d'en espérer peu , en faisant même beaucoup pour eux : Il faut compter sur leur ingratitude , leur inconstance & leur injustice. On ne doit pas être plus surpris & plus fâché de leurs caprices , de leur malignité & de leur colère , qu'on ne l'est de voir les malices d'un Singe ou d'entendre hurler un Chien. Les Hommes agissent rarement par raison , presque toujours par humeur , par temperamment ou par instinct. Avec ces secours l'Homme peut braver les calamités de la vie , & les horreurs de la mort.

*Le mépris , le trépas , le plus affreux orage ,
Rien ne peut ébranler son cœur , ni son courage.
Ferme , égal & constant , malgré tous les revers ,
Il verroit sans frémir s'écrouler l'Univers.*

GENÈVE.



R E F L E X I O N S.

*En forme de MEDITATION, sur les Questions
de Droit-Naturel, insérées dans le Journal
du Mois dernier.*

UN Auteur respectable , à juger de son caractère par ses Ecrits , dit, fort à propos, dans un lieu de ce Journal, *qu'on trouve partout des difficultés*, & qu'il est de la sagesse de ne point s'y accrocher, lors qu'on ne peut pas les résoudre. Les Questions de Droit Naturel, proposées dans celui du Mois dernier, fournissent une bone occasion de pratiquer cette sage Maxime. A les considerer dans leur nature & dans leur connexion , on a sujet de douter que l'Auteur s'atende à une réponse; & elles paroissent proposées, plutôt come des difficultés insolubles , que come de vrais Problèmes.

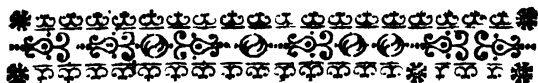
Oui, il y a partout des difficultés. Là c'est le raport du Diamètre à la Circonférence; ici la possibilité morale du mal; ailleurs le futur contingent, les longitudes sur Mer &c. & si nous nous rapprochons de ce qui

avoisine les Questions de Droit, dont il s'agit, combien n'y en trouverons nous pas? Parlez ici Philosophes, qui rendés raison de tout, & qui coupés souvent ce que vous ne pouvez dénouer : Dites nous ce que c'est que *Dieu*? Quand on prononce ce nom relativement aux Devoirs des Homes, faut-il l'entendre dans un sens personel selon les *Grecs*, ou dans un sens relatif selon les *Hébreux*? Le néant est un état indifférent ou il n'y a ni peine ni plaisir; un Etre bon peut-il tirer de cet état d'autres Etres, sans s'imposer l'obligation de les mettre dans une situation préférable? L'Home est-il naturellement libre, de droit aussi bien que de fait; ou seulement de fait? Peut-on apeller du nom de *Sanction*, les effets naturels & moralement nécessaires d'une action bone ou mauvaise? Des Vertus propres & particulières à un Etre fondent elles en lui une autorité de droit sur d'autres? Quel a été le but de l'Auteur de la Nature dans la création de l'Home? Quel est le fondement de la différence des Vertus civiles d'avec les Vertus religieuses, les unes & les autres supposées partir du meilleur principe possible, & portées au même degré de perfection? Les biens & les maux de la vie présente, ont-ils quelque raport de nature & de convenance morale, avec ceux d'une vie à venir? Au-

tant de mystères sur lesquels vous serez forcés de vous écrier à *profondeur* ! Iroit-on se distiller le Cerveau dans la recherche des *choses cachées* , & courir le risque de s'égarer dans ces Labyrinthes ? Il y a une Loi dans la Nature & dans la Révélation , il faut s'y tenir. Quand celui qui fait tout a parlé , c'est à nous à nous taire. Mais vous répliqués ; je vous entends : *A-t-il parlé* , dites vous ? *L'entendons nous bien ? S'est-il expliqué sur. ? Veut-il dire que. ?*

Silence Créature orgueilleuse ! Rentre dans ton néant. Esprits téméraires , qui allés vous confondre dans l'Abîme des profondeurs impénétrables , je ne vous écoute plus, pas même pour des contradictions. *La Charité croit tout*. Humble simplicité , principe de la bonne constitution de ces Estomachs vulgaires, que l'indigestion ne dérange point ! Aimable simplicité ! Fille du Ciel ! En vain te noircit-on des sombres épithètes d'Ignorance & de Fanatisme , tu ne perds rien à mes yeux de ton prix. Je me tourne vers toi & je t'embrasse , sachant bien que sous ton Pavillon je suis à l'abri de la Tempête.

Ce 30. 7bre. 1757.



S U P L E M E N T

*A l'Essai Sur les Bienfaisances, imprimé
dans le Journal Helvetique d'Aout 1757.*

IL y a des matières utiles & importantes , qui laissent après qu'on les a examinées , ou qu'on y a travaillé , des traces profondes , semblables à celles que laissent ces traits de génie , que l'on relit toujours , & qu'on se rapelle avec un nouveau plaisir. L'Etude des Bienfaisances est un de ces sujets qu'on ne peut trop approfondir ; ce qu'on en a dit dans l'Essai imprimé dans le Journal Helvétique du Mois d'Août 1757. n'est pas mal , mais il laisse quelque chose à désirer de plus ; & je vai tâcher de remplir ce vuide.

L'observation des Bienfaisances , est d'un usage général , propre aux deux Sèxes , à tous les âges , & à tous les états ; , mais elle doit varier cependant selon les situations où l'on se trouve , & selon celles où se trouvent ceux avec lesquels on est en relation , ou avec qui on est obligé de vivre. *Soiés en pleurs avec ceux qui sont en pleurs , & en joie avec ceux qui sont en joie.* Cet excellent

Précepte de l'Evangile est une règle indispensable de Bienfiance. Il seroit ridicule de verser des larmes dans une Fête destinée à des plaisirs innocens & légitimes , ou de rire, quand on est avec des Persones pénétrées de tristesse , & qui ont besoin de consolation: Il faut composer son visage & ses Discours, sur l'air & sur les paroles de ceux avec lesquels on est en comerce & à qui on a dessein de plaire , sur tout , quand on parle à des Supérieurs que l'on doit respecter.

*Qui ne fait avec art se déguiser le front ,
Loin de l'aspect des Grands qu'il fure
Il est des contretens qu'il faut qu'un Sage effure.*

La Bienfiance s'étend sur tout ; sur le choix des Habits , sur l'attention à se conformer à la mode , quelque bizarre même quelle soit : Le Sage n'est ni le premier ni le dernier à la suivre. La Bienfiance nous défend de doner à un seul une préférence trop marquée sur les autres , à moins que son rang ne l'exige : Elle est l'image de ce qu'il y a de meilleur ; ne pouvant obtenir la réalité , il faut se contenter des aparences.

On doit éviter les excès d'une joie & d'une tristesse immodérée * : En ceci la Bienfian-

* Un Ris continuel n'est pas moins contraire aux

ce n'est pas moins conforme à nôtre repos & à nôtre bonheur, qu'aux usages reçus, parmi ceux qui savent vivre. On rapporte, que la Nièce du fameux *Boerhave*, qui s'est fait un si grand nom dans l'Art de la Médecine, & qui y trouva la Pierre philosophale par le gros gain qu'il y fit, voyant, après la mort de son Oncle, tant de Trésors accumulés, ne put être Maîtreſſe des transports subits de sa joie, & qu'ils lui causèrent la Mort. J'ai lu que PHILIPPE Roi de *Macedoine*, ayant gagné une grande Bataille contre les *Atheniens*, s'abandonna a des excès de réjouissance & à tous les mouvemens déréglés d'un Homme, qui ne se possède plus. Il falut qu'un de ses Courtisans l'avertit de l'indécence de sa Conduite & ce Prince le remercia.

Une extrême tristesse produit le même effet qu'une joie immodérée, & dérange nôtre frele machine.

Bienſéances qu'un ris immodéré. Le Sage ne rit qu'à propos, ou plutôt se contente de sourire; car un ris excessif défigure le visage & produit des grimaces qu'il faut éviter. L'Histoire rapporte qu'un Pape ne pouvoit s'empêcher de rire dans les Cerémonies les plus graves, & au milieu des Discours les plus sérieux.

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs,

dit une Amante tendre & sensible, en aprenant, tout à coup, la mort de son Amant. Notre Ame n'est pas faite & n'est point préparée à ces mouvemens violens & impétueux, qui la déchirent & la sortent de son assiete naturelle.

Il est contre la Bienfiance d'insulter à un Enemi mort, ou trop foible pour se défendre.

Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.

On pardonnera plutôt à un jeune Home une étincelle de vaine gloire, & l'ivresse que cause la prospérité, qu'à un Home d'un âge mûr, & qui ne doit chercher à se faire distinguer que par sa Prudence & par son Jugement : On excusera aussi plutôt les faillies d'un jeune Home, à qui le Sang bout dans les Veines, que celles d'un Vieillard, qui ne doit rien dire que de sage & de raisoné. Il en est de même du beau Sexe auquel il n'est pas permis de laisser échaper des jeux de mots, qui blessent la pudeur & les oreilles chastes & délicates.

Les Anciens étoient si réservés à cet égard, & si attentifs aux Loix de la Bienfiance, que les Habitans de Cor donèrent la préférence

à une *Vénus* voilée , sur une autre qui étoit nue ; mais qui l'emportoit infiniment pour la Beauté. *Perfuadés* , dit Mr. Rollin , que la bienfiance , l'honêteté & la pudeur leur défendoient d'introduire dans leur Ville une telle image , capable d'y faire un ravage infini dans les mœurs *.

Ainsi les postures trop libres , des gestes ou des danses , qui expriment ce qu'on doit ou ignorer ou cacher , ne doivent pas être permis parmi d'honnêtes Gens , beaucoup moins parmi des Chrétiens. Mais la Comédie ?.. Je ne répéterai point ce qui a été dit sur ce sujet. On peut dire de bones choses pour & contre. La Comédie peut être une Ecole de Vertus pour les uns , & de Vices pour les autres , selon le penchant & la disposition du Cœur. Il faut éviter les abus dangereux par tout : Mais j'ai de la peine à croire que la représentation du *Mi-*

* Un Poète fit allusion à cette *Vénus* voilée , dans ces Vers ,

*Sur la Mer il la représente
Toute aussi belle , aussi charmante
Quelle est là haut , parmi les Dieux.
Sans que de sa beauté céleste
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un usage modeste
Déroche d'ordinaire aux yeux,*

fantrope, du *Tartufe* & de l'*Avare* puissent nuire aux mœurs; & depuis *Molière*, la Comédie est encore devenue plus chaste & plus réservée. Mrs. *Destouches*, de *Boissi*, & de la *Chaussée*, Auteurs comiques célèbres, l'ont anoblie, en la dépouillant de toutes sortes de quolibets, & de tout ce qui sent la farce & le burlesque*. Pour la Tragédie, elle élève l'Ame, & inspire de grands sentimens. Je ne lis jamais *Poliete* & *Athalie* que je ne sois rempli d'amour & de respect pour la Divinité.

On fait traduire & apprendre aux Enfans des Morceaux de *Plaute* & de *Térence*, où il y a des choses qui blessent nos mœurs. La Langue françoise, si pure & si délicate, imprimeroit-elle quelque tache & un caractère de réprobation à nos bones Comédies? Un fameux & judicieux Ecrivain ne le pense pas; voici ce qu'il dit. *Je ne conois point d'état qui demande des formes plus exquises* &
des

* Lors même qu'on laisseroit échaper dans une Comédie un badinage léger, des traits fins & délicats sur les défauts des Hommes, ils n'en seroient que plus propres à les corriger. Où la Raison manque son coup, on est obligé d'avoir recours à la Folie. Pour guérir les Vices des Hommes il faut les leur montrer & les imiter.

des Mœurs plus honêtes que le Théâtre. Aussi le Philosophe *Timocrate*, assistant un jour à une Comédie, d'où la sévérité de son Caractère l'avoit toujours éloigné, s'écria, *Timocrate avoit une mauvaise honte; elle a privé le Philosophe d'un grand plaisir.* On se fait quelquefois un mérite de son ignorance, ou de son peu de goût pour certaines choses; on seroit moins scrupuleux, si l'on étoit plus éclairé.

On ne doit cependant pas condamner des usages contraires aux nôtres, ou à nos Inclinations. Louis XIV. écrivit à son Petit Fils, *Philippe V. Roi d'Espagne: Ne sois point choqué des figures & des usages extraordinaires, que vous trouverez. Ne vous en moquez point. Chaque País a ses manières particulières, & vous serez bien tôt acoutumé à ce qui vous paroitra d'abord surprenant.*

Nos Sermons ont un excellent but, de nous rendre honêtes Gens & bons Chrétiens; cependant quel étonnement ne produiroient-ils pas dans l'Âme d'un Sauvage, s'il pouvoit les entendre! Qui pourroit s'imaginer, dit Mr. de la Bruinière, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les Hommes à se résoudre deux mêmes à leur propre félicité, & qu'on a besoin de Gens d'un certain habit, qui par un Discours préparé, tendre & patétique, par de certaines

inflexions de voix , par des larmes, par des mouvemens , qui les mettent en sueur , & qui les jettent dans l'épuisement , fassent enfin consentir un Home Chrétien & raisonnable, à ne se point perdre, & à faire son Salut *.

La manière de donner augmente le prix du bienfait ; *Socrate* manquoit d'Habit & il fit apercevoir ses Amis du besoin qu'il en avoit , mais il auroit été plus honête de le prévenir.

*Un Cœur grand à donner sent un plaisir extrême ,
Et s'enrichit des dons qu'il fait à ce qu'il aime.*

Les Loix de la Bienfaisance s'étendent plus loin qu'on ne pense : Il n'est pas aisé d'en fixer les limites : Ces Loix obligent à garder le secret à notre Ami , lors même qu'il devient notre-Enemi. Le Dépôt qu'il nous a confié est sacré , & rien ne nous dispense de le garder , à moins que ce secret ne concerne

* Ce qui empêche que les Sermons ne fassent impression & tout l'effet auquel il sont destinés , c'est que l'Orateur déclame quelquefois ; il exagère , & fait des Caractères & des Portraits ou faux ou malins. *Louis XIV.* dit à un Prédicateur, qui avoit eû la hardiesse de l'apostropher : Mon Père , je veux bien prendre ma part d'un Sermon, mais je ne veux pas qu'on me le fasse.

la prospérité & la conservation de l'Etat dont nous sommes Membres; dans ce cas nous devons plus à notre Patrie qu'à notre Ami, & ses droits particuliers doivent céder au bien public. Il en couta la vie à l'Illustre de *Thou*, pour avoir suivi d'autres Maximes & avoir gardé le silence, lorsqu'il devoit parler. Il est vrai qu'il n'approuva point le projet de *Cinq Mars* son Ami, il le condamna même; mais il n'eût pas la force de le dénoncer. Son devoir l'y obligeoit cependant; la tendre amitié auroit gémi de ce sacrifice, & auroit pleuré sur la Victime; mais nos devoirs sont subordonnés les uns aux autres, & l'amitié doit être immolée à la Patrie.

La Bienfaisance ne se borne pas à garder le secret lorsqu'on le demande; elle fait qu'il y a des choses qui l'exigent d'elles mêmes, & que ce qui échape dans une confidence & dans une Compagnie d'amis ne doit pas sortir du lieu où on l'a placé, & du Cœur de celui qui l'a reçu. C'est ici où il est bien permis de manquer de mémoire, ou si l'on s'en souvient, on doit se souvenir également, que le secret d'autrui ne nous appartient point, & qu'on ne peut publier sans honte, ce que la Prudence ordonne de taire & d'oublier.

On doit observer les règles de la Bienfaisance, jusques dans des choses qui paroissent

mal honêtes. On lit dans les Lettres de Madame de Sévigné, que son Fils lui aiant avoué que *Ninon de l'Enclos*, qu'il aimoit, l'avoit engagé à lui sacrifier les Lettres de la *Chammelé*, fameuse Actrice qui avoit été sa Maitresse; Mad. de Sévigné lui fit sentir l'indécence de ce procédé, & l'obligea à retirer les Lettres de la *Chammelé*, & à les lui rendre. Mr. de Sévigné se fit bon gré d'avoir suivi les Conseils de sa Mère.

Les Sermons même qu'on fait à une Maitresse ne peuvent justifier une injustice. Des Sermons criminels blessent la bienfiance. Plus on a l'Ame noble & délicate mieux on suit les règles de la Bienfiance. *Cicéron* & *Pline* le jeune disoient que tout ce qui est juste à la rigueur, n'est pas toujours honête; que la Probité conoit quelque chose au dessus des Loix, & qu'elles ne sont pas le seul fondement de l'Edifice de la Société; l'observation des Bienfiances contribue à l'afermir, & y maintient l'ordre & la paix. Voici un Passage de *Pline*, qui prouve que l'honête Home suit des maximes plus étendues que les Loix mêmes: *Tous les Jurisconsultes*, dit il, *conviennent que nous ne devons à Modestus ni la liberté, parce quelle ne lui a pas été leguée, ni le Legs, parce qu'il a été fait à un Esclave; mais je pense que l'honêteté doit avoir autant de force sur nous, que la nécessité sur*

les autres. On laisse quelquefois échapper des choses qui sont contraires, non seulement à la Raison & au Christianisme, mais encore à une sorte de Bienfiance. Un Catholique de très bone foi, mais peu éclairé; me disoit un jour fort sérieusement: *Dieu merci, je n'ai jamais lu l'Ecriture Ste.* Et quel est donc, lui répondis-je, le fondement de votre Foi? Surquoi est-elle appuyée? Peut-on croire sincèrement ce qu'on ne connoit pas & qu'on n'a jamais étudié?

Enfin, ce sujet est presque inépuisable. Un Magistrat qui se sert dans le Sénat d'expressions basses & rampantes, ou qui se livre à des jeux de mots, & à des railleries badines, comet une indécence; on fit ce reproche à *Cicéron*: *N'avons nous pas*, s'écria *Caton un joli Consul*: Un Prince doit doner l'exemple, & l'on a dit que *Louis XIV.* étoit attentif d'observer les Bienfiances dans toutes ses actions & dans toutes ses paroles, & qu'il ne pouvoit pas plus souffrir un mot hors de sa place, qu'un Soldat hors de son rang. L'Académie Françoise avoit doné, une Année, pour sujet du Prix: *Quelle est celle des qualités du Roi, qui est la plus estimable?* Il ne voulut pas permettre qu'on traitât cette matière. Un honête Homé rougit des éloges hyperboliques & ne se loué jamais

lui même ; à moins qu'il n'y soit forcé par une attaque fautive & injuste. Alors en se tenant dans les bornes d'une défense légitime, il est permis de défendre son innocence. C'est ainsi qu'*Hypolite* accusé d'un crime par *Phèdre* sa Belle Mère, s'écrie vivement.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon Cœur.

Malgré son innocence le faux rapport que fit la Nourrice de *Phèdre* à *Thésée* couta la vie à *Hypolite*. Je prie le Lecteur de me pardonner une digression qui tient à ce sujet, & qui n'est pas hors de place :

Je viens d'entendre un excellent Sermon sur les rapports ou vrais ou faux, & sur le danger qu'il y a de les croire trop légèrement. La Prudence a fait sentir combien ils sont contraires à la bône foi, à la bienfiance, & au repos de la vie ; combien ils jettent de trouble & d'amertume dans la Société. On laisse échaper, dans le feu de la Conversation, des choses qu'on confie à un Ami, & qui ne doivent jamais sortir de son sein, lors même qu'on ne lui recommande pas le secret. On a déjà dit quelque chose sur ce sujet, mais il est si utile & si important, qu'il ne fera pas mal de s'étendre un peu d'avantage, pour dissiper les illusions qu'on se fait à cet égard.

On raporte quelquefois ce qui s'est dit, sans malice, sans mauvaise intention. Seulement par légèreté, par imprudence, par trop de facilité, ou de plaisir de parler, mais le coup qu'on porte à la réputation du Prochain n'en est ni moins aigü, ni moins funeste. Qu'importe qu'on soit blessé par un aveugle, ou par un furieux ! Ce qui rend les rapports plus coupables, c'est qu'il est rare de rendre fidèlement ce qu'on a entendu ; l'Ignorance le diminue ou le falsifie, & la malignité l'augmente & le défigure. On ne rend ni le ton des paroles ni l'occasion qui les a produites ; ce qui les précède, ou qui les suit les modifie, & empêche ou modère leur mauvais effet ; mais un Rapporteur manque de mémoire ou d'oreille, & n'a pas assez de délicatesse ou de jugement, pour sentir la juste valeur des termes & le plus ou le moins d'étendue qu'on doit leur donner. C'est un Peintre, qui copie mal l'Original dont il fait une Copie ; il noircit ou grossit les traits. Son Imagination ajoute à l'objet, & l'enlaidit ; on croit voir un Homme, & l'on trouve un Monstre. Que l'on réfléchisse un moment combien il est rare que les rapports que font diverses Personnes sur le même sujet soient conformes, & ne varient point.

Les rapports vrais sont très condamnables,
mais

mais ceux qui sont faux sont encore plus atroces & plus pernicieux ; c'est une trahison , ou une noire calomnie , d'autant plus criminelle , que l'Innocent les ignore souvent , & ne peut se défendre. Il faut que le Cœur de l'Homme soit bien mauvais , pour lancer des traits dans l'obscurité , & se plaire à noircir son Prochain.

De là les Haines qui se perpétuent de génération en génération : De là les impressions sinistres , qu'on conserve presque malgré soi , contre des Persones très-inocentes , & qui auroient pû nous dire , sans nous ofenser , ce que le Rapporteur a empoisonné. De là l'origine & la Source des Disputes & des Quêrelles , qui brouillent les meilleurs Amis , divisent des Familles auparavant très unies , & influent dans l'Etat même. Un raport nous fait perdre un Protecteur , & nous coute notre Fortune. Le Rapporteur est le fléau du Genre humain ; c'est un Perturbateur du Repos public , il semble qu'il infeste tout ce qu'il touche. Il excite des Orages & des tempêtes , qui le renversent quelquefois lui-même , car le contre coup des maux qu'il fait , retombe souvent sur lui. Après avoir troublé la vie des autres , la sienne n'est pas tranquile , & il se reproche souvent le mal

que sa légèreté ou son imprudence lui a fait commettre , & qu'il est moins facile de réparer que de prévenir. Il ne faut quelquefois qu'une étincelle, pour produire un incendie qu'on ne peut éteindre.

Mais n'y-a-t-il point de Rapports légitimes, & sont-ils tous criminels? Non, sans doute. Il y a des rapports que l'Autorité du Magistrat nous oblige de faire, & dont nous ne pouvons nous dispenser: Il y en d'autres, qui sans être forcés par une nécessité absolue, ont cependant leur utilité. On doit rapporter à ses Supérieurs, des désordres contraires aux Loix, & à la Police, ou aux bonnes Mœurs; mais il faut prendre garde, de ne causer aucun scandale par des rapports infidèles, imprudens, qu'un faux zèle exagère, ou que l'Imagination grossit. Il ne faut pas regarder de simples fautes, comme des crimes énormes. Il y a même des fautes que la prudence doit taire, quand la Vertu ou l'Autorité ne peut les corriger.

S'il y a beaucoup de mal à faire des rapports vrais ou faux; il n'y en a guères moins à les écouter. Par là on les multiplie, & l'on en hardit les Rapporteurs. On ouvre le Vase qui reçoit le poison, & on lui donne de la consistance. Loin de prêter une oreille ou curieuse, ou attentive

tive aux Raporteurs, il faut les condamner, & leur imposer silence. Quand on voit naître une Plante vénimeuse on l'arrache; si l'on proscrivoit les Raporteurs, il n'y auroit plus de faux rapports.

GENEVE.





R E P O N S E

*D'un Genevois à la Lettre d'un Firbourgeois
insérée dans le Journal Helvétique de Sept.
p. 280.*

MONSIEUR.

VOtre Lettre nous a fait beaucoup de plaisir par les témoignages d'affection que vous nous marqués & qui font regretter à mes Compatriotes l'heureuse Alliance que ma Patrie avoit avec la vôtre & qui nous a été si utile. Notre République s'en souvient avec reconnaissance & notre Histoire en perpétuera la mémoire.

Ce qui nous rend encore votre Lettre plus précieuse, c'est qu'elle part d'un Cœur tendre & sensible & qu'elle caractérise l'honête Home. Tout y respire la douceur, l'humanité & la compassion. Nous pleurons avec vous les infortunes des malheureux & nous voudrions pouvoir les soulager. La peinture que vous faites des affreux tremblemens de Terre, qui ont renversé une Ville riche & puissante & qui semblent encore menacer notre

Europe , nous touche & nous atendrit. Quoi de plus funeste , que de ne trouver pas même un Azile sur la Terre qu'on habite & de craindre sans cesse d'être englouti tout vivant dans son sein & sous ses ruines ? Et comme si cet horrible spectacle ne suffisoit pas , pour épouvanter les Mortels , la Guerre cruelle ouvre un Théâtre sanglant où l'Ambition & la Mort font tomber à leurs pieds des Victimes innocentes & nombreuses. La terreur , la désolation , les maladies & la misère les suivent & les accompagnent & font regretter aux Vivans éfrayés & éperdus le sort de ceux qui ont trouvé dans le trépas la fin de leurs peines & de leurs douleurs.

Voilà , *Monsieur* , le triste Tableau que vous mettez sous nos yeux avec énergie ; mon Pinceau en afoiblit les traits & cependant on ne peut le contempler qu'avec horreur.

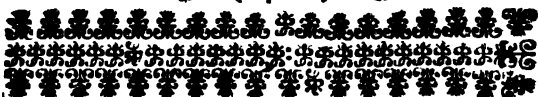
La peinture que vous faites ensuite des douceurs de la paix , dont on jouit constamment en *Suisse* , est un contraste , qui doit nous faire mieux sentir les bénédictions du Ciel , & c'est votre but. Vous voulés nous porter à la Vertu , par la voix de la Reconnissance. Il semble qu'une main invisible éloigne de nous les fléaux terribles , qui tombent sur nos Voisins ou sur d'autres Peuples. Il semble , que la Providence qui nous pro

tège soit attentive à la conservation & à la prospérité de la *Suisse* & de *Genève* en particulier. Elle voit fleurir les Arts, les Sciences & le Commerce. Un Gouvernement sage & modéré y maintient l'union & la liberté. Un Culte pur, une Religion Sainte & conforme aux besoins de l'Homme & à la Raison, y sont observés & respectés. Nous sentons vivement le prix de ces précieux avantages ; mais, *Monsieur*, Dieu a-t-il condamné & proscrit tous les plaisirs ? N'y en a-t-il pas d'innocens & de légitimes ? Ne nous a-t-il pas donné des Sens pour en jouir, & n'a-t-il pas fait l'Homme pour être heureux ? Notre Seigneur n'alla-t-il pas aux Noces de *Cana*, & l'exemple de J. C. ne justifie-t-il pas des divertissemens, qui n'ont rien de dangereux ni de criminels ? J'entens que vous répondez, que la Comédie, qui vous a si fort scandalisé, n'est pas de ce nombre. Vous me paraissés trop sage & trop éclairé pour disputer avec vous : Je vous prie seulement de considérer, que la Comédie n'est plus aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois. On a eu soin d'en bannir tous les quolibets, tous les jeux de mots, tout ce qui blesse les bienfaisances. Elle n'attaque que les ridicules & respecte les mœurs. Elle peut former le goût des jeunes Gens & leur apprendre à réciter & à se présenter avec grace & avec décence. La Tragédie

inspire des Sentimens nobles & genereux ; le Vice y est ordinairement puni & la Vertu recompensée. On doit éviter les abus : J'en conviens ; mais il ne faut pas chercher du mal où il n'y en a pas & blamer ce qui n'est pas conforme à notre goût & à notre état. Un illustre Auteur a été témoin , qu'à *Paris* les Prédicateurs venoient souvent étudier *Baron* à la Comedie, dans une Loge grillée, & de là , ils alloient déclamer contre la Comédie. Le plaisir qu'on goute à ce Spēctacle ouvre notre Cœur à la compassion & le dispose à être plus touché du sort des malheureux & plus porté à les soulager.

Parce que nous sommes Chrétiens & Chrétiens Réformée , faut-il se refuser toutes les douceurs de la vie & vivre come des Anachorettes ? L'Home a besoin de repos & de délasement. *Il faut user du Bien , aujour du Bien* ; c'est la maxime de Salomon & c'est la mienne. Je suis &c.

G E N E V E.



ESSAI

Sur cette Question proposée par l'Académie
de BESANÇON, pour le Prix de l'Année
1758. *Pourquoi le Grand-Homme est-il sou-
vent la dupe de l'Homme mediocre ?*

Qui ne trompa jamais fera souvent trompé.

LE Grand-Homme a trop de pénétration & de droiture, pour soupçonner qu'on puisse le tromper : Il a aussi trop bonne opinion des autres, pour s'imaginer qu'ils veuillent le prendre pour dupe. Sa confiance est fondée sur ses lumières & sur l'idée avantageuse qu'il a de la probité des Hommes. Il croit que sa pénétration le met à couvert de leurs pièges & de leurs embûches, & que ne voulant tromper personne, personne aussi n'est capable de le surprendre & de le faire tomber dans ses filets.

Plus il est grand, moins est-il défiant & soupçonneux. Il pense que les tromperies & les finesses ne sont le partage que des petites Ames, qui ont intérêt de cacher leurs vûes & leurs desseins, par ce qu'ils ne sont pas légitimes. Les Gens soupçonneux s'imagi-

ment que tout le monde leur ressemble. Quand on ne forme que des Projets nobles & innocens , on ne se cache pas dans les ténèbres & l'on ne prend pas des voies détournées ou obscures. Le Grand-Homme se montre tel qu'il est & ne craint point le grand jour. On n'abuse que trop souvent de sa franchise & de sa confiance ; mais il aime mieux être trompé , que de tromper qui que ce soit. Il y a encore plus de grandeur d'Ame à être dupe qu'à être imposteur. Parce que les Hommes sont la plupart des fourbes & des méchans , faut-il être dans une défiance continue & les condamner tous sans exception ? On avertissoit *Jules César* , qu'il se formoit des Complots contre sa vie ; j'aime mieux mourir , dit-il , que de craindre sans cesse. Il avoit trop de noblesse d'Ame pour soupçonner les Conjurés & il fut la dupe de sa confiance. *Ferdinand* , dit le Catholique , Roi d'Espagne , se vantoit d'avoir trompé *Louis XII.* (*) Roi de France plus de vingt fois , par des promesses captieuses & illusoires. *Il me tromperoit plus souvent , s'il le vouloit* , dit ce sage Prince. Les bons ne se défient pas des méchans.

* C'est ce sage Prince qui dit que si la bonne foi étoit bannie de dessus la Terre , elle devoit trouver un Asile dans le Cœur des Rois.

Il n'y a que des Ames intéressées & rampantes, qui s'abaissent à user de supercheriès & de ruses.. Elle se servent de la voix du Mensonge, par ce que la Vérité refuse de parler pour elles. Ce qu'elles ne peuvent obtenir par leurs talens ou leur travail, elles tachent de l'arracher ou de l'escamoter, si l'on peut parler ainsi, par de petites finesses indignes de l'honnête Home. Ces Persones fascinent les yeux & séduisent si elles peuvent, par des aparences trompeuses, ne pouvant persuader & convaincre par la réalité & par l'évidence.

Un grand Home aimeroit mieux se passer de tout, que de jouir de ce qu'on ne peut posséder sans scrupule. Un Filou lui paroît plus dangereux qu'un Voleur de grand chemin, parce qu'on se défie de celui-ci & qu'on peut se défendre quand il nous attaque; mais il est bien difficile d'être en garde contre un Fourbe, qui prend l'air & le ton de l'honnête Home. Une Personne pleine de candeur croit que tout le monde est de bonne foi comme elle. Celui qui ne prend pour Guide que l'Equité ne pense pas que d'autres prennent conseil de l'injustice. Aussi simple dans ses Discours que dans les Mœurs, sa Parole vaut un Serment. Porté par un penchant naturel à faire du bien, il ne conjecture même pas, qu'on puisse ou qu'on veuille lui

faire du mal. C'est ainsi qu'un grand Génie peut être aisément dupe d'un Esprit médiocre, qui renfermé dans sa petitesse, comme dans un Cercle étroit, ne pense & ne s'occupe qu'à inventer de minces subtilités & à tendre des pièges à ceux qui ont l'Âme trop noble pour s'en défier : N'osant attaquer de front, ils tachent de vaincre & de renverser par des mines souterraines.

Remettons sous les yeux du Lecteur la Proposition que nous examinons : *Pourquoi le grand Home est il souvent la Dupe de l'Home médiocre ?* Nous en avons rapporté quelques raisons, mais il y en a une autre, qu'il ne faut pas omettre : C'est que le grand Home n'est pas également grand par tout ; il peut, par quelque endroit, être au dessous d'un Home très médiocre *. *Achille* étoit in-

* Ceux qui ont le plus de force d'Esprit ont presque tous quelque foible. L'illustre *Pascal* devint un peu fanatique sur la fin de sa vie. Le célèbre *Nicolas* son Ami, quand il sortoit du Logis le matin, & que la première Personne qu'il rencontroit étoit une Femme, il rentroit promptement chez lui, s'imaginant que cette vue étoit d'un mauvais augure & présageoit du mal.

invulnérable, excepté au Talon où il fut blessé à mort par le lache *Paris*. Un grand Home peut donc être la dupe d'un Esprit très médiocre, parce qu'il n'a pas étudié ou qu'il ne conoit pas l'objet qu'on lui présente. Lors même que le témoignage de ceux qui le lui ofrent paroîtroit suspect, il ne peut s'en défier sans preuves. Il est enlacé, sans pouvoir même se défendre ou se dégager. Un Laboureur peut facilement tromper son Maître, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, parceque le Propriétaire ignore la culture des Terres & leur juste produit. Un Horloger peut vendre une mauvaise Montre pour une bone, à un Génie supérieur, qui n'a pas étudié les mécaniques.

Un grand Home peut précipiter son jugement, même sur les choses qu'il conoit le mieux. Il devient alors la dupe de l'Home médiocre, qui sait profiter de sa faute.

Un desir excessif de posséder une chose nous fascine en quelque sorte les yeux & nous empêche d'en découvrir & d'en apercevoir les défauts. Un Marchand se prévaut & profite adroitement de cette envie immodérée. Il nous fait acheter fort cher ce qui lui coute très peu. Le grand Home devient ainsi la dupe du Vendeur, ou plutôt il est la dupe de lui même & de ses desirs.

Veut.

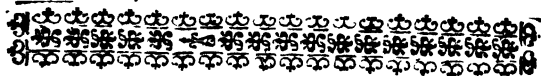
Vent-on des exemples plus particuliers & plus frapans, pour faire mieux sentir la vérité de cette proposition ; en voici quelques uns.

Ariste passe, parmi les Gens de Lettres, pour un Génie supérieur ; mais il a plus étudié les Livres que les Hommes. Il a travaillé long-tems à un Ouvrage, qu'il croit bon & utile : Il le comunique à *Philinte*, qui se dit son Ami, & qui se charge de le faire imprimer, mais au lieu de mettre au jour le Livre d'*Ariste*, il le publie sous son propre nom, après y avoir fait de petits changemens & en avoir changé le Titre, pour déguiser son larcin. Le Lecteur intelligent est surpris que *Philinte*, Esprit médiocre, ait pû produire un Ouvrage aussi excellent. *Ariste*, dupé par son faux Ami, ne reclame point contre sa supercherie & le laisse jouir tranquillement des fruits de son vol & d'une réputation qu'il n'a point méritée.

Eudoxe sollicite un Emploi auquel il est propre & dont il est digne par ses vertus & ses conoissances. Il prie *Timante* de lui aider à l'obtenir. *Timante* lui promet tout son crédit & l'invite à se reposer sur ses soins. *Eudoxe* s'y confie & il est surpris d'apprendre que *Timante* a brigué cet Emploi pour lui même & l'a obtenu, malgré la médiocrité de ses lumières & de ses talens.

Veut-on encore un Exemple ? Je l'ai pressé sous les yeux. *Eugène* est un Esprit solide & éclairé, il aime l'étude, mais il a besoin de se distraire par la conversation & les attentions d'une Compagne aimable, qui se chargera des soins domestiques, toujours pénibles à un Home de Lettres. Il supplie *Erasme* de demander pour lui en Mariage la belle & sage *Emilie*, qui a de l'estime pour *Eugène* & qui consent à faire son bonheur. *Erasme* lui promet de conclure au plutôt cette importante Affaire, mais au lieu de la terminer pour *Eugène*, il la conclut pour lui même & avec un mérite très médiocre, il supprime sans scrupule son Ami, trop grand pour daigner se plaindre.





DISCOURS

Sur les Sociétés Littéraires prononcé le 7. Mai dernier, par Mr. DUREY DE MORSAN, Receveur Général des Finances de Franche Comté, Secrétaire du Cabinet de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar à sa réception à l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Nanci.

QUOIQUE les Morceaux de ce genre soient ordinairement très éloquens, celui ci nous paroît mériter une distinction particulière. Le choix du sujet, la force, l'élégance & la précision qui y règnent, le ton de modestie de l'Auteur, tout se réunit pour le rendre recomandable, & nous croirions faire tort à nos Lecteurs, de ne pas leur présenter ici cette belle Pièce en son entier.

MESSIEURS. L'honneur d'être admis parmi vous, l'avantage de vous avoir été présenté par les Mains de l'Amitié, l'idée que j'ai conçue des talens qu'exigent une pareille distinction & la conviction de ma médiocrité, tout vient à la fois frapper mon Esprit, partager mon Cœur, & me

laisse à peine la liberté nécessaire pour épancher ma reconnoissance. Instruit de vos usages, je fais, *Messieurs*, qu'en ce jour solennel on ne doit pas donner tout au sentiment. Il faut, par un Tribut Littéraire, justifier ce que vôtre choix fait présumer d'un Candidat. On ne s'aquite point avec vous par des Eloges, vous voulés qu'on vous fasse part de quelques Vérités neuves, qui soient utiles ou agréables, & celui qui vous dit les meilleures choses, vous fait le meilleur remerciement.

Pour moi, *Messieurs*, je n'apporte ici qu'une Ame pénétrée de vos bontés & j'ai seulement à vous offrir quelques réflexions, qui m'ont fait sentir tout le prix de l'adoption dont vous m'honorés.

L'Expérience, mieux que tous les raisonnemens, a démontré les avantages des *Sociétés Littéraires*. Personne ne doute qu'elles ne contribuent plus que tout autre moien au progrès des Lettres, à la perfection des Arts, aux charmes & aux douceurs de la Société civile. On l'a souvent dit avant moi, mais il me semble qu'on n'a point suffisamment analysé les effets généraux ou particuliers que produit ce Commerce réciproque, ce concert mutuel des Esprits. C'est ce développement, que j'essaie de tracer à vos yeux,

yeux, *Messieurs* : Je le confie à votre indulgence & je le soumetts à vos lumières.

Ire PARTIE.

L'Homme est né communicatif & la Nature l'a formé avec toutes les Facultés propres à faire naître en lui, à entretenir & à ranimer de plus en plus le desir de se communiquer aux autres. Le premier Homme qui a pensé, qui a combiné des idées, qui a senti des perceptions, a voulu aussi tôt les verser dans l'Âme de ses semblables. Les besoins naturels ont sans doute commencé à rapprocher les Hommes, mais dès qu'ils eurent reconu les propriétés de l'Organe de la Parole, on vit disparoitre insensiblement ces Pantomimes imparfaits de l'Esprit & du Cœur, ces signes muets, qui jusques alors avoient été les Interprètes naturels des Pensées & des Sentimens. On leur substitua les inflexions de la Voix, d'où se forma le premier Idiome, Instrument plus sûr & plus comode de la communication intellectuelle. La facilité du Langage, pour exprimer ses sentimens & pour produire ses pensées, étendit la Sphère de l'Entendement, multiplia les Connoissances & les éclaircit: Les Idées morales se développèrent & firent naître les premières Loix.

Des Hommes , plus éclairés que les autres , devinrent Législateurs.

Les plus anciens Peuples du Monde remontent tous à quelque Sage , qui plus habile à saisir le Génie particulier des Hommes , au milieu desquels il vivoit , s'éleva parmi les Concitoyens & aprit d'eux mêmes à les gouverner. *Hermès en Egypte , Confucius à la Chine , Minos en Crète , Solon & Licurgue dans la Grèce , Numa Pompilius à Rome* , perfectionèrent les Sociétés & les affermirent par de sages Loix. Souvent la Raison d'un seul développa celle des autres & la fit si heureusement germer , que de ce seul point de Lumière , il s'en répandit de toutes parts une infinité de Raïons. L'expérience donna plus d'étendue & l'observation plus de jour aux Principes déjà connus & en fit éclore de nouveaux ; desorte , qu'à partir de certains Points historiques , on voit que dans l'espace de quelques Siècles , la Raison humaine a fait des progrès rapides , sans qu'on démêle tous les degrés par lesquels elle a passé de la barbarie à la politesse. Bientôt , par la communication , non plus d'Hommes à Hommes , mais de Peuples à Peuples , toute la face du Monde est changée. Les Migrations , les Voïages , le Commerce , les Guerres , l'Intérêt , l'Ambition , la Curiosité , tout sert à ouvrir une infinité de Canaux ,

qui rapprochant les extrémités de la Terre mettent tous les Hommes en état de se communiquer leurs lumières, leurs opinions, leurs découvertes. Des Esprits profonds, préparés par quelques Notions simples, se livrent à la Méditation & les voilà Créateurs de la Philosophie. Ces Sages vont en *Egypte*, & par eux les *Egyptiens* deviennent les Précepteurs de la *Grèce*. La *Grèce* polie, éclairée, éclaire & polit à son tour presque tous les autres Peuples, & les *Romains* deviennent les Disciples des *Grecs*.

Les premières Poésies, aussi simples que le sentiment qui les faisoit naître, n'étoient que de légères peintures des objets naturels, de tendres Chançons, qu'un Pâtre *Arabe* ou *Chaldéen* adressoit à la Bergère ingénue, qui partageoit ses travaux rustiques. Ce Langage s'éleva peu à peu; la Poésie, sans quitter les Campagnes, vint dans les Villes, s'y perfectionna, célébra les Héros, déplora l'infortune de la Vertu opprimée ou fit rire les Hommes de leurs propres ridicules.

Quelle distance du premier Berger, qui chanta sans art ce qu'il sentoît sans artifice, jusqu'au sublime Chantre d'*Achille* ! Quelle différence de ton, de goût, de langage !

Le souvenir des Evénemens fameux, des belles Actions, des Faits mémorables, ne se gravoit d'abord que dans la Mémoire &

se transmettoit par la parole des Pères aux Enfans ; mais cette Tradition , en s'éloignant de sa source , se brouille , se confond : L'Ecriture est inventée chez les *Phéniciens* , ou plus probablement en *Chaldée*. Les Arbres , les Rochers deviennent aussi tôt les premiers Monumens de l'Histoire , les Archives de l'Humanité. Cet Art divin de parler aux yeux multiplie & perpétue la communication intellectuelle. La parole fugitive , inconstante , se fixe sur l'Ecorce d'un Arbre ; on l'atache ensuite aux Fibres d'une Plante aquatique * ; on la peint sur la Peau d'un Animal. Ce supplément du Langage , cette Raïson écrite , plus réfléchie , est portée partout & comence à distinguer seule le Peuple humanisé du Peuple barbare **. En même tems , l'Art de la Parole se perfectionne par l'usage , par l'habitude , par l'exercice & par une communication plus intime & plus générale entre les Homes.

L'Eloquence , (dirai-je la Fille ou la Mère de la Société ?) l'Eloquence se fortifie & prend tous les jours de nouvelles formes.

* Le Papyrus d'*Egypte*.

** *Hominum vestigia conspicio* , s'écrie *Aristote* à la vue de quelques caractères.

Produite par la communication, elle ne pouvoit subsister sans elle, & c'est la communication qui l'anime, qui l'entretient & qui l'applique à son véritable usage: Car, à quoi serviroit d'être éloquent, si on ne l'étoit que pour soi? En général, la perfection de nos Facultés & de nos Talens ne regarde essentiellement que les autres. On n'est point éloquent, pour le seul mérite de l'être; on n'écrit pas avec quelque soin pour soi seul; tout se rapporte à l'objet général de la Société: C'est pour les autres, autant que pour soi, qu'on pense & qu'on produit ses pensées. Enfin toutes nos Facultés, toutes nos Connoissances se perfectionnent par les moiens qui les ont formées & par conséquent leurs progrès suivent ceux de la communication.

Si *Thésée* n'eût pas rassemblé les Peuples épars dans les Campagnes de l'*Atique*, s'il n'eût pas réuni toutes ces Bourgades isolées, pour n'en faire qu'une grande Ville, il n'y auroit jamais eû dans la Grèce, ni d'*Isocrate*, ni de *Démophilène*. Mais dès que les Sociétés Politiques ont eû leur consistance, la Langue Grèque s'est polie & s'est étendue. Les Passions, devenant de jour en jour plus vives & les Intérêts plus actifs, par la préférence ou par la multiplicité des objets, le Langage a insensiblement acquis de nouvelle^e

inflexions : On s'est fait un Art de la Parole; l'Eloquence enfin s'est formée; & depuis le premier Laboureur, qui se distingua de ses semblables par un peu plus de facilité à manier la Parole, jusqu'au foudroiant *Périclés*, jusqu'à l'Orateur si redouté des Rois, quels progrès cette Eloquence n'avoit-elle point faits ?

Chaque Génération a profité des Lumières de celle qui l'a précédée & en a transmis de nouvelles à la Génération, qui l'a suivie. Ainsi s'est formé cet amas de Connoissances dont nous jouissons. Tous les Homes & tous les Siècles y ont successivement contribué & il circule parmi nous, come un Patrimoine inépuisable où chacun a sa Légitime.

Je me représente cette communication générale, come un de ces grands Fleuves qu'on voit rouler majestueusement les Ondes dans un vaste Canal. Si l'on veut remonter à sa source, ce n'est qu'un filet d'Eau échappé d'une Roche, mais qui dans son cours s'est grossi par une infinité de Ruisseaux, qu'il a reçus & qui s'y confondent.

Telle a été la progression des Sciences, des Lettres & des Arts, depuis les *Egiptiens* jusqu'aux *Grecs*; depuis les *Grecs* (Disciples ingrats, qui semblent avoir méconu leurs Maîtres) jusqu'aux *Romains*, qui ont conservé soigneusement les Ecrits des *Grecs*

& qui sont presque tous Grecs eux mêmes jusqu'à nous.

La communication a tout fait ; & si l'on considère bien la façon dont vivent encore aujourd'hui ces Peuples incultes, qui nous retracent les premiers Sauvages de l'*Atique*, c'est au peu de communication qu'ils ont eue avec les autres Peuples, qu'il faut principalement attribuer leur ignorance & leur stupidité. On reproche aux *Orientaux*, comme un reste de barbarie, de ne pas connoître encore les douceurs de la Conversation.

Cette communication sociale, ce commerce de sentimens, de pensées, de fantaisies même, où chacun met quelque chose du sien & qui est l'Ame des Liaisons, les *Grecs* & les *Romains* l'entendoient si bien, & en faisoient tellement leurs délices, qu'ils ont laissé des traces de leur goût pour la Conversation, dans un grand nombre de Dialogues, dont nous n'avons plus qu'une très petite partie. Quel avantage ne tire-t-on pas en effet des Hommes, par l'agréable épanchement des Sociétés particulières ! Nous éprouvons combien nos Esprits ont souvent de peine à mettre au jour leurs propres pensées. Il est des Génies très capables de faire l'agrément d'un Cercle choisi, mais dont la trempe flegmatique les fait ressembler à ces Corps durs

& froids , dont on ne peut tirer du feu que par le choc : C'est l'heureux choc de la conversation , qui est nécessaire à ces Esprits ou paresseux ou glacés. Il faut , en quelque façon , les électriser , pour faire passer leurs perceptions du contre à la circonférence , & alors qu'en résulte-t il ? D'heureuses étincelles , de brillantes faillies , des traits de lumière soudains , inattendus & d'autant plus vifs , qu'ils ne sont point refroidis par la réflexion. Je ne crains point de l'avancer , il s'est dit de meilleures choses dans le feu des Entretiens familiers , qu'il n'y en a d'écrites. Il n'est pas rare de voir des Homes , qui paroissent stupides , s'échauffer par le feu de la conversation , devenir très supérieurs à eux mêmes & produire enfin sans effort , ce que l'aplication du Cabinet leur refuse.

Mais les Sociétés Littéraires , qui , dans la Société générale , forment la République des Lettres , sont la preuve la plus sensible des avantages qui résultent de la communication des pensées & du comerce des Esprits ; & partout où l'on aimera les Lettres , les Arts , l'Union , la Paix , l'amour de l'ordre & de la subordination , on se plaira toujours à voir ces utiles Etablissmens se multiplier pour le bonheur des Peuples & pour l'illustration des Empires. C'est ce qu'a bien compris un Sage , qui eût été Législateur en

Egypte & qui eût poli la *Grèce* ; un Monarque tel que l'imaginoit *Platon*, destiné à faire asseoir la Philosophie sur le Trône. Vous êtes son ouvrage, *Messieurs* ; votre Auguste Fondateur, en vous rassemblant, a senti combien la réunion de vos Lumières contribueroit à perfectionner les Connoissances, les Talens, les Vertus, le Génie & le Goût d'une Nation distinguée par sa Valeur, sa Religion & son inviolable Fidélité pour ses Maîtres. Le Monument * qu'il vient d'élever, pour éterniser le souvenir d'une auguste Alliance, ce Monument si digne d'un Prince, qui fait honneur à l'Humanité, nous montre ce qu'il voudroit faire pour rapprocher tous les Homes & n'en composer qu'une Société ou qu'un Peuple de Frères.

Vous le voyés, *Messieurs*, je n'ai fait que craioner rapidement les Biens que produit généralement la 'comunication des Esprits. Il me reste à suivre avec plus de précision ses éfets particuliers sur chacun de nous.

* Le Roi de *Pologne*, Duc de *Lorraine* & de *Bar*, a fait élever dans sa Capitale une Piramide, ornée de Trophées & de Simboles, relatifs au Traité d'Alliance entre S. M. T. C. & l'Impératrice, Reine de *Hongrie* & de *Bohème*.

UN célèbre Métaphysicien *, Rival heureux de *Propiethée*, a exposé au Public une belle Statue, qu'il fait successivement voir, entendre, goûter, flairer, toucher, & l'Automate finit par être un grand Philosophe. J'ai à vous présenter, *Messieurs*, une autre Statue, qui au contraire comencera par être une sorte de Philosophe, dégénérera en espèce d'Automate, & reprendra insensiblement les Esprits, les Lumières & sa Philosophie.

Le Problème va s'expliquer. Je suppose un Home très instruit & bien pourvu de toutes les Connoissances qui font les Savans, mais enseveli dans son Cabinet, vivant avec sa Bibliothèque, qu'il fait par cœur, & fuyant le Monde qu'il ne conoit pas.

A ce Portrait, qui n'est pas de fantaisie, & dont il y a plus d'un Modèle, on conçoit que mon Savant a toujours lû pour lire, qu'il s'est beaucoup plus

* M. l'Abé de *Condillac*, Auteur du Livre Métaphysique, qui a pour Titre, *La Statue animée*.

occupé de ce qu'ont pensé les Anciens, que de ce qu'on pense dans son Siècle; qu'il n'a jamais pensé lui même que d'après ses Maîtres & qu'il n'est ni communicatif, ni communicable. Essayons de faire mouvoir cette Machine organisée, c'est à-dire de mettre en action quelque-une de ses Facultés. Voyons si ce Cabinet vivant, enrichi des Productions d'autrui, pourra produire quelque chose. J'exige de lui, non qu'il écrive en une Langue morte ou savante, ce qu'il feroit peut-être aisément, mais qu'il puisse être entendu de tout le monde, & qu'il nous parle sa Langue naturelle. Je l'observe & je remarque d'abord, que son premier & plus grand embarras est précisément d'écrire en cette Langue, qui de toutes les Langues est la plus étrangère pour lui. Il l'a pourtant parlée dès l'enfance; il a lu *Vaugelas*, *Bouhours* & tous les bons Maîtres. Voyés le dans la crise du travail. A peine il peut arracher de sa tête une phrase lourde, pédantesque & trainante. L'expression pour habiller les idées, même les plus communes, se refuse à la lenteur de sa plume. Il ne fait ni choisir, ni placer les termes, que lui suggère son sujet. Cet Homme cependant pense admirablement en Latin & même en Grec. Qui lui rend donc si difficile

difficile l'usage de sa propre Langue ? Le défaut de communication. S'il n'eût pas négligé le commerce des Persones polies, s'il se fut partagé du moins entre son Cabinet & la Société, si de tems en tems il eût conversé avec ces aimables Ignorans, qui ne savent que plaire & parler agréablement leur Langue, enfin s'il eût respiré l'air des Cercles, où l'on se pique plus d'orner l'Esprit que de se charger la Mémoire, il auroit insensiblement contracté cette facilité d'expression, que le travail donne encore moins, qu'un peu de lecture & beaucoup de Monde.

Mais, en se bornant à ses Livres, ne conversant qu'avec les Morts, préférant une Etude obscure & muette aux Leçons vivantes d'une aimable Société & n'exerçant que sa Mémoire, il a laissé dessécher ou languir les autres Facultés de son Esprit ; il n'a pas compris, que l'étude peut les exciter à un certain point, mais ne peut seule les perfectionner & que la véritable Clé des Livres est la connoissance des Homes. Ainsi réduit à ses seules Lumières, sans goût ou naturel on aquis, privé de ce discernement, de ce tact fin, que donne l'habitude de voir, d'entendre & de comparer, ce n'est plus qu'une espèce d'Automate.

Ranimons

Ranimons présentement la Statuë. J'ai supposé mon Erudit bien préparé par l'étude. Qu'il sorte de sa sphère étroite & obscure, qu'il entre dans un plus grand tourbillon, qu'il soit admis dans ces Sociétés, où tous les agrémens de l'Esprit, la Politesse, le *Sel Attique*, les graces de la Conversation & la Science du Monde viennent assaisonner la Raison; qu'il prenne seulement une teinture, un léger coloris de l'urbanité qui règne dans ces Sociétés, qu'on le verra bientôt différent de lui même! Son Imagination développée, embélie, rendue plus active répandra sur ses Productions cette fraîcheur, ce vernis naturel, cette fleur d'expression, qui font valoir les moindres choses. En donnant à la Société ce qu'il paroitra dérober à son Cabinet, il faudra peut-être un peu moins, mais il saura beaucoup mieux, & ce qui est plus important, il apprendra le véritable usage du savoir.

Vous l'avouerez, Messieurs, je ressemble peut-être en quelque chose à l'Homme que je viens de vous peindre; mais le goût que j'ai toujours eû pour les Lettres & pour la retraite du Cabinet, ne m'a point fait renoncer à la Société. Convaincu plus que personne de l'utilité de la communication, persuadé qu'on ne peut trop l'étendre, j'ai comencé par les Voïages & pour mieux connaître les Hommes, j'ai toujours tâché de joindre

joindre la Pratique à la Théorie. Cependant, après avoir vû d'autres Climats, d'autres Peuples, d'autres Mœurs, tous mes besoins n'étoient pas remplis ni tous mes desirs satisfaits. L'attrait persévérant des Lettres me faisoit souhaiter de pouvoir tenir à quelque Société Littéraire, où je pusse épurer & former mon goût, dans le sein de laquelle enfin, si je ne pouvois lui communiquer aucunes Lumières, il me fut au moins permis de puiser celles qui me manquent.

Mes vœux sont comblés aujourd'hui, *Messieurs* : Je conois tous les avantages de l'honorable Association, qui en étoit le plus cher objet : Il ne me reste plus qu'à profiter de tous les moïens que vous me fournirez de m'en rendre digne.





M E M O I R E S

D E S E T Y.

XXXIX. L E T T R E.

Mis FANY W. à Mis SETY LOOLY

Londres ce 12. Mars.

PRivée de ma chère *Séty*, je n'attens pas d'avoir reçu de ses nouvelles, pour m'entretenir avec elle; mais qu'elle ne m'aie pas de l'obligation: Non, chère Sœur, c'est pour moi seule, que je grifone cette Epître. *Ladi Harlington & Mis Looly* étoient les seules perſones, qui avoient ma confiance; je vous perds toutes deux, & je vous perds dans le tems que j'aurois eû le plus beſoin de quelqu'un, à qui conter mes peines: Le moyen d'en avoir ſans les confier! Si j'étois à la campagne, les Echos ſeroient ma reſſource & tous les environs d'*Hortampton* rétentiroient du nom de mon parjure; mais les Murs de nôtre Capitale ſont trop acoutumés aux plaintes des Amantes délaiffées, pour en conſerver quelque impreſſion; la ſeule conſolation qui me reſte,

eſt

est de verser mes peines dans le sein d'une Amie , de lui demander des Conseils , que peut-être je ne suivrai pas ; de la consulter sur des projets , que je suis décidée d'exécuter , d'occuper les autres de ce qui m'intéresse , & de vous faire partager mes passions , s'il est possible.

Vous sçavés , chère Séry , que la jalousie & la hauteur de *Staford* lui donnoient souvent d'assez mauvais procédés , mais come j'étois flattée du motif & qu'ils se terminoient par les excuses les plus tendres , ses façons me le rendoient plus chers encore , & j'étois aussi impatiente , qu'il le paroïsoit lui-même de la conclusion de nôtre hymen , pour lequel nous n'attendions que le retour des Contrats , qu'on avoit fait voyager en *Ecosse* , près d'un vieil Oacle , afin qu'il y mit son seing & un certain Chifre , qu'on espéroit nous valoir quelques mille Guinées. En attendant , le Vicomte ne me quittoit point ; tout *Londres* favoit nos engagements , pour lesquels nous recevions les Complimens. Dans cette situation , pouvois je croire que mon Amant m'échapat , & aurois-je jamais imaginé la noirceur du procédé , dont l'Ingrat m'a acablé aujourd'hui.

Nous fumes hier ensemble chez Lady *Gery* , qui nous proposa d'aller voir aujourd'hui

jourd'hui une Tragédie d'*Adisson* & d'accepter au retour le souper chez elle. Nous ne ferons que 4. dit-elle, en regardant tendrement le petit Chevalier *Stit*, son Amant depuis 8 jours, & j'espère qu'on s'amusera. La partie fut acceptée : *Staford* parut même s'en féliciter & je m'atendois qu'il viendrait me prendre pour nous rendre chez Lady ; mais en vain ! l'heure se passa sans entendre de ses nouvelles. Je m'imaginai que quelque affaire l'en auroit empêché & me rendis seule chez Lady *Géry*, fort embarrassée du personnage de tiers, que je comptois y faire. Je la trouvais avec *Stit* & le Lord *Halifax* un de nos plus aimables Seigneurs, intime de *Staford* mais que vous avés peu vû, étant attaché depuis l'hiver à Lady H. Le Chevalier & Lady me demandèrent où étoit mon prétendu ? Je répondis ce que je supposai & nous partimes. *Halifax* me donna la main & en me menant à la Voiture se félicita du bonheur de me conduire de façon à me faire croire, qu'il ne le tenoit pas du hazard. Je lui demandai, s'il faisoit quelle occupation retenoit le Vicomte ? La dernière qu'il devoit avoir, charman-
mante *Mis*, reprit il, en me serrant la main, je ne pû lui en arracher d'avantage & j'étois assez inquiète en arrivant à la Sale de

la Comédie. Mais que dévins je , lors que le premier objet que j'aperçû fut *Staford* , dans une Loge vis-à-vis avec la Duchesse de P. . cette Veuve aussi fameuse par sa beauté que par ses richesses ! C'est donc là cette affaire , Milord , dis - je en regardant *Halifax* , d'un air tres piqué ? J'aurois voulu vous le cacher , Mis ! Ce matin il est venu chez moi , d'un air triomphant : Prends part à ma joie , dit - il en m'abordant. Quoi ! repris je en palissant , ton Mariage est fini ? Non ma foi , reprit-il , j'en serois bien fâché ; mais tu connois la Duchesse de P. . suivie de tous nos brillans Seigneurs , j'ai entrepris de la leur enlever. Un Billet que je lui ai écrit a si bien rendu , que je la mène à la Comédie & soupe chez elle. Tu rêves Vicomte , repris - je d'un air étoné , tu va suivre la Duchesse ? Et Mis W. trouvera aisément , dit - il , d'un air froid , à me remplacer & tu te chargeras bien de souper pour moi avec elle chez la *Géry*. J'acceptai son Ofre avec transport , aussi charmé qu'indigné de son procédé.

Je ne vous dirai pas , chère *Séty* , ce que je devins à ce discours ; il falut toute ma force d'esprit , pour m'empêcher d'éclater par un torrent de larmes. La fierté
me

me retint : J'eus assez de force pour badiner du procédé du Vicomte & pour répondre à nombre de mauvais plaisans qui venoient m'assurer, que j'étois mariée cette nuit, puisque *Staford* en contoit à une autre femme. *Halifax*, qui sentoit la peine que leur impertinence devoit me faire, les congédioit avec son air sec : Vous conoissés peu ce Ssigneur ; je vais tâcher de le peindre. Sa Figure est très avantageuse ; de grands yeux noirs, pleins de feu, un air noble & aisé, quelque chose d'un peu trop haut & de brusque fait son seul défaut. Son caractère est franc & sincère, trop seulement depuis que la Candeur est un Vice. Milord a de l'Esprit & une façon naïve d'en conter, plus persuasive que le brillant jargon des petit Maîtres les mieux façonés. Il me dit quelque politesse, mais voiant que sans lui répondre, je restois les yeux atachés contre la Loge de la Duchesse, il devint rêveur à son tour. Peut être serions nous restés dans le silence jusqu'à la fin de la Pièce, si je n'avois vû mon perfide regarder de nôtre côté, & me montrer en fouriant à la P. . qui fit de grands éclats de rire, de cet air dédaigneux que donne le triomphe. Je n'y pu tenir, & le dépit étoufant chez moi la douleur, je me mis

à badiner *Halifax* sur sa rêverie. Sans être dévineresse , lui dis - je d'un air agaçant , je parierois , Milord , de lire dans votre silence votre pensée. Avoués moi , que la politesse que vous avés eû de m'accompagner , vous coute bien cher ? Votre aveu augmentera ma reconnoissance , qui est déjà assez grande pour m'engager à faire ce qui dépendra de moi pour dissiper l'ennui qui paroît vous occuper.

De l'ennui , Mis , reprit Milord , d'un air rêveur ! Je suis surpris que vous connoissiez ce mot & que vous imaginiez de vous en servir , pour ceux qui vous entourent. Trop persuadé de vos agrémens , l'on ne peut vous avoir fait éprouver de l'ennui , qu'en les relevant.

Mais , Milord , repris - je d'un air fin , quand il seroit vrai que je ne fusse pas de ces espèces , brouillées avec le don d'amuser , occupé d'un autre objet , vous pourriez le regretter avec moi.

Quelle guerre me faites vous , Mis ! Me voulés vous du mal de n'avoir pas interrompu votre rêverie ? Ou a - t - elle été assez profonde pour vous faire oublier que j'ai parlé long - tems sans que Mis W. m'aie fait la grace de me répondre , ni sans doute de m'écouter ?

Je

Je n'ai point rêvé, repris je, en rougissant, mais j'écoutois la Pièce, qui est bien digne de plus d'attention que la plupart de ceux qui sont ici ne lui donnent. Je fais, reprit Milord en souriant, qu'elle est excellente; mais continua t-il en me regardant tendrement, si je ne l'avois lüe, je serois peu capable d'en juger, trop occupé d'un Objet au dessus de tous, pour penser à d'autres, depuis que je l'ai apprécié.

Le nom de cet objet charmant, dis-je d'un air malicieux, n'est pas indévinable & l'on peut y reconoitre Lady H. Elle m'a paru belle pendant un Mois & par conséquent aimable, je me suis amusé depuis à admirer son manège, mais come il est assez uniforme & soutenu de peu d'Esprit, j'ai été bientôt las de suivre une Femme, qui au fond n'a de talens que pour la Comédie.

Et Mis S. . cette belle blonde, qui l'autre jour occupa vôtre admiration & que vous compariés à la Déesse de *Cithère*? c'est elle qui a fait oublier Lady H. ? Non, Mis! une Feme sans ame est incapable d'émouvoir la mienne & je la laisse à ce fou de *Gt.*, qui s'imagine en avoir pour tous les deux: C'est donc la Vicomtesse de Th.

cette savante Coquette, qui avec un prodige de laideur, fait s'atacher toute la Cour?

J'admire ses agrémens & ses qualités m'ont donné de l'amitié, seul sentiment qu'à mon gré une Femme sans charmes puisse inspirer. L'Amour, quoiqu'en disent les Platoniciens, est inspiré par les sens; la laideur peut ne pas rebuter la débauche, mais ne sauroit tirer d'eux ce desir délicat, qui forme l'Amour.

Vous êtes aussi méchant que mystérieux; mais, Milord, puisque je ne puis vous deviner, paie-moi de la peine, que je me suis donnée, en me faisant généreusement votre Confidente. Quoique Femme jeune & étourdie, je suis discrète & je vous promets que hors mes Amies, toute la Terre ignorera votre secret. Il y a longtems, répondit *Halifax*, en me regardant d'un air plein de passion, que j'en avois envie; ce n'est point la crainte que vous divulgas-siez mon secret, qui m'en a empêché; jugés-en puisque il ne regarde que vous.

Moi? repris-je, d'un air coquet; achévéz je vous prie, ma curiosité en est redoublée.

Je vous adore, reprit le Lord en me serrant

ferrant la main ; depuis 15. jours je ne vis que pour vous, vos engagemens avec *Staford* m'ont empêché de faire éclater ma passion, mais son procédé me faisant espérer une rupture, je m'offre pour le remplacer. Le rang & la fortune que je puis vous offrir ne sont pas au dessous de celui du Vicomte ; daignés les accepter. J'ose me flater de n'être pas refusé de vos illustres Parens & espère par les soins & les attentions de toute ma vie, vous empêcher de regretter un perfide, indigne des bontés que vous avés eues pour lui.

Je m'étois aperçue depuis quelques jours, que *Halifax* m'aimoit. Notre Sexe sur ce point est plus qu'habile ; mais je ne m'attendois point à une déclaration si sérieuse & j'étois assez embarrassée que répondre, lors que *Milord J.* vint à notre Loge. Vous savés, chère *Séty*, que chassée de ma Cour par les mauvais propos de *Staford*, l s'étoit mis à celle de *Charlotte* & y fut même si bien reçu, que peu de jours après votre départ, il vint la demander à mon père, qui sachant qu'il avoit dépensé dans la débauche un gros bien la lui refusa. Le peu de fortune qui lui restoit n'auroit pas été une raison contre lui, aiant ma Sœur de son côté, mais malgré le système de lais-

ser suivre à les Enfans leur penchant, dans un état aussi nécessaire au bonheur de la Vie que le Mariage, la mauvaise conduite de J. l'engagea non seulement à refuser sa proposition, mais à conseiller à ma Sœur de ne plus lui souffrir cette grande assiduité. Elle obéit mieux qu'il ne s'y atendoit & ne voioit plus J. qu'en Public.

Ce Fat s'étoit imaginé, que piquée de ce qu'il m'avoit quitée pour ma Sœur, j'avois gagné mon Père par vengeance & me boudoit. Je fus surprise de le voir s'aprocher ce jour de moi, me parler à l'oreille d'un air affectueux, quoiqu'il ne fit que me dire des impertinences, que je feignois de ne pas entendre & enfin de me baiser la main, en me quittant, m'assurant que *Staford* n'en trouveroit pas une aussi belle vers la Duchesse.

Avoués, dit *Halifax*, lors qu'il fut parti. que malgré les mauvais propos que J. vient de vous tenir, vous lui avés eu de l'obligation d'être venu vous délivrer d'une réponse qui vous embarrassoit; mais, aimable *Fany*, je n'en demande point avant un Mois; permettés moi seulement de vous faire le Cour pendant ce tems: Il vous suffira pour vous faire démêler la cause de la Conduite de *Staford*; peut-être son procédé ne vient

il que d'une légère jalousie & de l'envie de vous éprouver, ou d'engager la Duchesse, pour vous en faire le sacrifice; en ce cas, je me borne au titre d'Ami, & daignés alors oublier, que je vous ai découvert d'autres sentimens. Si son infidélité est complète, je ferai l'impossible pour lui succéder dans un Cœur, qu'il ne méritoit pas. Pourrai-je, continua t'il en me regardant d'un air tendre & timide, me flater d'y réussir?

Oui, Milord, repris je obligeamment; un procédé tel que le vôtre, peut tout attendre, lors qu'il est soutenu par vos mérites.

Halifax fut enchanté de ma réponse. Il en devint plus aimable. La Pièce finie, nous nous rendimes chez Ladi Géry, où le souper fut des plus gais. *Stit* & elle s'étoient tout dit au spectacle; la conversation resta générale, & n'en fut pas moins bien. Ils étoient tous contens & je voulois le paroître. On se retira. Je craignois & & souhaitois d'être seule, pour me livrer à mes réflexions. Avec quelle ardeur, dans cet instant, ai je souhaité *Séry* ou Ladi *Harlingthon*! Mais voyant que mes desirs étoient inutiles, je renvoiai mes Femmes & me mis à vous écrire au lieu de me coucher.

Daignés de grace, me doner des conseils,
dont

dont j'ai tant besoin. Mon parti est pris ; j'accepte *Halifax* si *Staford* ne revient pas , & je n'attendrai pas le Mois pour le lui annoncer. Puis-je mieux me venger d'un Ingrat , que j'aime malgré moi ? Oûi *Séti* ! Je verse des larmes , mais ma fierté dément ces foiblesses. Un parjure n'est plus digne de m'occuper ; je le méprise & si mon malheureux penchant m'entraîne , je saurai du moins m'empêcher d'en rougir , en le cachant à mes propres yeux.

Adieu *Séti* ! Les mouvemens tumultueux de mon ame m'otent le pouvoir de vous en dire d'avantage ; je vous quite pour m'y livrer ; mais au milieu d'eux , l'amitié que j'ai pour ma grande sœur m'est toujours présente & mon Cœur tout à la haine , n'est que tendresse lors qu'il vous assure des sentimens de votre fidèle.

F A N Y W.

X L. L E T T R E

Mis F A N Y W : à S E T Y L O O L Y.

Londres ce 17. Mars

VOtre charmante Epitre , très chère Séty , a su rendre sincère la gaieté que je joue depuis la perfidie du Vicomte. Si quelque chose peut m'aider à supporter la perte d'un
Amant,

Amant, que je je chériffois trop pour ma tranquillité, c'est de retrouver chez une Amie cette fidélité, cette tendresse, que l'amour propre me faisoit voir dans mon Ingrat. Oui désormais, charmante Mis, je ne veux me livrer qu'à l'amitié; ma funeste expérience me fait sentir qu'une passion au dessus de la Raison ne peut que nous rendre malheureux, puisqu'elle nous humilie au point de nous en faire rougir. J'envisage la douce satisfaction, que me fait sentir votre bonheur, come le présage de celui, que je me procurai, en me livrant uniquement à ce seul sentiment. Mis *Looly* n'aura plus rien qui l'emporte dans mon Cœur, & ne le partagera qu'avec Lady *Harlingthon* & un Homme qui paroît mériter la part que je suis prête à lui donner.

La fermeté avec laquelle je me suis décidée m'a aidé à reprendre une partie de ma tranquillité. Convaincûe de ma foiblesse, j'ai voulu mettre une barrière contre ses éfets & craignant que vous ne me parlassiés en faveur d'un perfide, que rien ne peut excuser à mes yeux, je me suis hâtée de donner ma parole au Lord *Halifax*, n'atendant plus que votre retour pour la ratifier aux pieds des Autels. C'est dans les bras du devoir, que je me jette; il m'aidera à étouffer des retours de tendresse pour mon Parjure, que je ne fens que trop :

Plus je l'aime , plus la fierté & la vengeance m'ordonent de presser mon nouvel engagement; mon Cœur se flate que le sien en souffrira & c'est tout ce que je desire. Ma chère *Séty* me pardonera de m'être si fort pressée de me venger , en aprenant jusqu'où *Staford* a poussé l'indignité de son procédé : Reprenons le du Jour que je vous écrivis une longue Epître.

En revenant de chez Ladi *Géry*, j'avois été si acablée de mille réflexions, que je passai la nuit à pleurer. Tantôt la fureur m'animant, je détestois *Staford*; mais la tendresse prenant bientôt le dessus, je versois des torrens de larmes : J'étois seule coupable à mes yeux; sans doute j'avois donné lieu à sa jalousie. J'examinai mes actions avec la plus grande rigidité; elles me parurent innocentes, mais j'aimois mieux me croire coupable que mon Amant. La douleur m'acablant, je m'endormis enfin, & il étoit midi lors que mon Père entra. Je venois de m'éveiller; il comença par m'embrasser. Je viens, ma chère *Séty*! me dit-il, en me montrant un Billet, vous apprendre une nouvelle, qui vous surprendra autant que moi; mais souvenés vous, en l'apprenant, que si à votre âge un penchant tendre est excusable, votre Naissance & votre fierté doivent l'étouffer, dès l'instant que l'Objet en est indigne : Je

pris le Billet, me contentant de baiser la Main de mon Père pour réponse : J'ouvris ; il étoit de *Staford* ; jugés de l'émotion avec laquelle je le parcourus ! Le voici :

M I L O R D !

„ Ce feroit avec crainte que je m'adresse-
„ rois à tout autre qu'à vous, pour la prière
„ que j'ai à faire ; mais persuadé de vôtre
„ équité, j'ose hardiment vous supplier de
„ me rendre la parole, que je vous ai donnée
„ d'épouser vôtre Fille cadette. Je croiois
„ alors que cette Union feroit nôtre bon-
„ heur réciproque ; mais convaincu depuis,
„ que nous n'étions pas faits l'un pour l'au-
„ tre, j'ose espérer que vous voudrés bien
„ consentir à rompre un engagement, qui
„ s'est conclu, faute de se bien conoitre.
„ Ajoutés à cette grace, celle de me confer-
„ ver vôtre estime & soies persuadé, qu'il
„ n'y a que les plus fortes raisons qui peu-
„ vent m'engager à me refuser la satisfaction
„ de joindre les plus tendres sentimens à
„ ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Vôtre très dévoué Serviteur

Le Vicomte de STAFORD.

MON Père m'examinait, pendant que je lisois cette belle Epître & tâchoit de dé-

mêler les mouvemens qu'elle faisoit naître chez moi : J'avois mis , depuis qu'il avoit approuvé le feu du Vicomte , trop peu de soin à cacher mes sentimens , pour qu'il ne conut pas toute ma tendresse , & sans doute il fut très surpris de l'air indifférent avec lequel je lui rendis le Billet en le priant de me dire , quelle réponse il y avoit faite ? Point , reprit Milord : J'ai donné ordre au Domestique de dire à son Maître , que j'allois lui porter ma réponse , décidé d'aller moi même lui demander raison d'un procédé aussi singulier qu'offensant.

Ah ! Ciel ! repris-je , avec émotion , quel est votre but ! De faire croire à *Staford* , que nous le regrettons ? Du moins , repartit Milord , ne s'en feroit-il pas venté , ou il auroit joint à ses indignes procédés la mort de votre Père , incapable de soutenir un affront d'autant plus grand , que tout *Londres* en sera bientôt informé.

Que dites vous , m'écriai-je , en me jetant éplorée au coup de ce tendre Père ? Quoi ! Vous voulés exposer votre vie vis à vis d'un indigne , & *Fany* auroit à se reprocher..... Je n'en pû dire d'avantage ; les sanglots me suffoquoient.

Rassurés vous , continua Milord , en me comblant de caresses , votre Amant s'est mis à l'abri de ma vengeance en partant pour

l'Ecosse, d'où le Domestique" croit qu'il ne reviendra de quelque tems. Come il lui avoit doné un ordre positif de lui porter la Réponse, il m'a pressé de la faire; j'ai voulu attendre vôtre réveil, pour prendre quelque parti avec vous.

Le mien est pris, repris-je avec fermeté; *Halifax* m'a ofert hier sa main; je l'accepte & j'espère que le mépris sera la seule vengeance que vous tirerés de *Staford*. Vous acceptés le Lord *Halifax*, reprit mon Père? Cette résolution est bien prompte; craignés un repentir. La Vanité vous fait illusion, & malgré l'indifférence que vous affectés, vôtre Cœur aime encore *Staford*.

Moi! m'écriai-je, aimer un Monstre! Vous chérissés bien peu vôtre *Fani*, si vous la soupçonés d'une aussi honteuse foiblesse: Tenés, dis-je, en déchirant la Lettre de *Staford*, que je mis dans un papier blanc, renvoies lui cela, & prouvons lui, que nous lui pardonnons en faveur de l'obligation que nous lui avons de nous avoir dégagé de nos engagemens avec lui.

Mon Père loua ma fermeté; me conseilla de m'y soutenir & sortit, pour me doner le tems de me lever. J'étois à peine habillée que ma Mère & *Charlotte* entrèrent. Miladi étoit plus qu'outrée du procédé du Vicomte; elle

elle me reprocha d'avoir détourné mon Père de l'idée de se battre avec lui & attribua ce soin à la foiblesse que j'avois d'aimer encore ce traître. Son ton, qui étoit assez dur, excita mes larmes, qu'elle attribua à mon Amour & après avoir déchargé sur moi sa colère contre *Staford* avec assez de dureté, elle sortit, me laissant en pleurs. *Charlotte* voulut me consoler & me cita pour y réussir l'exemple de *Didon*, me conviant au nom de tous les Pères de l'Eglise de ne pas l'imiter. Toutes les Femmes trahies des Siècles passés & présents passèrent en revue & je ne fais si ma patience ne s'en seroit pas lassée, si l'on n'avoit annoncé *Halifax*, qui l'engagea à se retirer. Je courus aussi tôt qu'on l'annonça me jeter au fond de mon Cabinet, dont les Rideaux tirés ne donnoient qu'un jour assez foible, pour dérober à la vue du Lord les traces des larmes que je venois de verser. Je m'éforçai de le recevoir d'un air gai & surtout très obligeant. Après les premiers Complimens, *Halifax* me demanda si nous n'avions pas ce matin même appris des nouvelles de *Staford*? Je lui répondis, qu'il avoit envoyé un assez singulier Billet à mon Père, en le priant de m'apprendre par quel hazard il en étoit informé.

Par lui même, reprit il: Ne pouvant rien comprendre à son procédé & démêlant dans le mépris même que vous affectiez, à quel

point vous y étiez sensible , je me suis rendu chez lui d'assez bonne heure , pour apprendre le sujet de sa rupture , & s'il étoit possible, pour vous les ramener : Un tel projet surprend peut-être Mis W. & lui fait douter de la vivacité de ma passion ; c'est cependant la sincérité seule qui l'a porté à une Action , dont peu d'Homes peut-être , seroient capables. Je ne me flate point , aimable *Fani* ! Le dépit seul a pu me procurer une réponse aussi favorable que la vôtre ; mais devois-je m'en prévaloir pour vous arracher à jamais à un Ami , que j'aime , à un Amant que vous chérissiez & qui auroit bientôt repris ses droits sur votre Cœur ? Quel retour auriés vous donné à un Epoux , qui auroit profité d'un mouvement de vengeance , pour vous rendre à jamais malheureuse ? Cette Idée me fait frémir , & quoique ce ne sera point sans le plus vif chagrin , que je vous verrai passer entre les bras d'un autre , ce malheur n'a rien de comparable à celui , de vous voir repentir de m'avoir engagé votre foi : Aussi étois je décidé de ne l'accepter qu'après être sûr que *Staford* en étoit indigne par son changement. Je voulois apprendre si quelque brouillerie d'Amant causoit son manège ou s'il étoit possible , qu'il vous préférera la Duchesse. Je l'ai trouvé occupé à écrire & environé de tous les préparatifs d'un départ. Où vas-tu donc

Milord, lui ai-je dit en l'embrassant ? Prêt d'être Epoux de Mis W. peut on songer à un départ ?

J'ai crû, reprit le Vicomte, avoir assez prouvé par ma Conduite de hier combien j'étois éloigné de ce bel Himenée, & il m'a paru même que *Halifax* n'étoit point fâché de trouver la place libre. Avoûe le moi ; l'air frippon de Mis W. t'a séduit, & je ne dois une visite si matineuse, qu'à ce nouvel Amour ? Je ne le dissimule point, repris-je, d'un air sérieux ; *Fani* m'a charmé & je me croirois le plus heureux des Homes d'acquérir cette main, que tu paroiss mépriser, si j'étois sûr, que ce fut pour toujours que *Staford* y eût renoncé. Tu peux en être sûr, dit *Staford* ; cette Lettre, ajouta-t-il, en remettant à un Domestique, le Billet qu'il venoit d'écrire, rompra, à ce que j'espère, tous mes engagemens avec cette Famille, où j'avoûe que je me ferois fait plaisir d'entrer, sans une découverte, qui a fait changer toutes mes vûes à ce sujet. L'amitié même que je te porte m'engage à te conseiller de te défier d'une Coquette, d'autant plus dangereuse, qu'elle conoit assez la Raison pour en couvrir son Esprit frivole.

Ah ! repris-je, je comence à voir clair dans votre rupture ; la Jalousie ! . . . Non, je le jure, dit il précipitamment ; elle m'est

devenue trop indifférente pour en être jaloux. Je ne dirai plus rien pour t'en détacher ; tu es bien fait pour la fixer ; je te souhaite ce honneur. Je vais en *Ecosse* solliciter mon Oncle de demander pour moi la Duchesse de P. qui m'a promis sa foi. Avoue, continua-t'il en souriant d'un air fufilant, que j'ai fait près d'elle une rîsez rapide Conquête ? Obtenir la main d'une Femme au premier souper, c'est ne pas rester oisif. Je souhaite, répondis-je, en le quittant, que tu sois toujours aussi content de ta gloire & crains bien que mes Vœux n'aient pas les succès des tiens.

Il partit & je me retirai outré de son procédé quoi qu'il fit mon bonheur. Je ne pouvois lui pardonner, qu'il me rendit heureux aux dépens de la gloire de Mis W.

Qu'appelés vous de ma gloire, repris-je avec vivacité ? Elle ne dépent pas, j'espère, des caprices d'un *Fat* que je méprise au souverain degré, & qui surement n'obtiendra jamais d'autres sentimens de moi.

Halifax parut enchanté de l'indifférence que je lui témoignai ; il me pressa de faire son bonheur. Je lui promis ma main, qu'il obtint facilement de mes Parens. *Charlotte* seule me conseilloit de ne pas si fort presser ma vengeance. Je fis peu d'attention à ses conseils & n'ai cherché depuis qu'à étoufer

dans des plaisirs continuels, le souvenir de mon Ingrat. *Halifax* a pour moi les attentions les plus tendres ; chaque jour augmente mon estime pour lui & je me flatte que je pourrai un jour lui acorder des sentimens plus tendres. Nous n'attendons, come je vous l'ai déjà dit, que votre retour ; je veux qu'un même jour fasse le bonheur de *Séty* & le mien. L'on travaille déjà aux préparatifs de nos Noces : Mon Père & Milady vous prient de hâter votre retour : Revenés, chère Sœur, achever par vos conseils de rendre la tranquillité à votre dévouée Amie

FANY W.





S U I T E

*Et Conclusion de l'Histoire d'ELIZABETH
LOCHABER.*

LE Ravisseur d'*Elizabeth Lochaber* s'étant, come on l'a vû , soustrait au chatiment qu'il méritoit , Milord L***. n'eût d'autre parti à prendre que de regagner son Chateau. Il y passa le reste de l'Année 1744. & les comencemens de la suivante , dans une assés grande tranquillité , sa chère Fille faisant toujourns sa principale Compagnie. Mais l'Etoile de cette Famille infortunée étoit d'épruver les revers les plus cruels : On touchoit au moment de voir l'*Ecosse* dans un bouleversement total & elle devoit avoir une part considerable dans cette fatale Révolution.

Nous avons déjà dit , que Milord L***. avoit été élevé dans des Principes tout opposés au Gouvernement actuel , & que ce n'étoit que sa tendresse pour *Elizabeth* qui l'avoit empêché d'entendre aux propositions qui lui furent faites à son Voiage à *Edimbourg*. Il étoit d'une trop grande conséquence pour

Rebelles de gagner un Seigneur aussi puissant que Milord L***. pour ne pas redoubler leurs tentatives. Le 4. Juin 1745. le Duc de *Perth*, avec un des Fils du Lord *Gordon* & Sir *Capock** arrivèrent auprès de Milord, sous prétexte de lui faire une Visite de quelques jours. Il ne fut d'abord question que de divertissemens, & on laissa écouler une Semaine entière, - sans parler d'aucune Affaire sérieuse. Tout se réduisit à des commentaires sur les pertes des Alliés en *Flandres*, à mesure que l'on aprenoit quelque chose de neuf de ces Quartiers là. La Bataille de *Fontenoi* donna lieu aux premières ouvertures. On fit entendre à Milord L***. que les circonstances rendoient presque inmanquable le succès de la Descente, que le Prétendant, aidé des Troupes *Françoises*, étoit sur le point de faire en *Ecosse*; que l'éloignement du Roi, du Duc de *Cumberland*, & des principales forces de la Nation ne permettoit

* On ne fait pas bien si c'est le même *Jaques Capock*, que le Duc de *Cumberland* fit Prisonnier à *Carlisle* le 11. Janvier 1746. & que le Prétendant avoit nommé Evêque de cette Ville.

mettroit aux Roialistes d'oposer qu'une foible résistance ; que les trois quarts des *Ecossois* étoient prêts à féconder la Maison *Stuart*, aussi-tôt que l'occasion lui en seroit fournie ; que l'on avoit des intelligences en *Irlande* & même dans le centre de l'*Angleterre* ; qu'enfin s'il entendoit ses véritables intérêts , il ne balanceroit pas à se joindre à eux. *Voudriés vous*, lui dit *Capock*, le voyant un peu ébranlé, *voudriés vous exposer vos Terres à être ravagées, vos Vassaux à être pillés & massacrés, votre Chateau brûlé par des Soldats furieux, d'autant plus acharnés à vous nuire, qu'ils avoient lieu de compter sur vous & que vous leur paroissiez démentir le sang dont vous sortés. De quel front vous présenterés vous à votre Maître, lorsque vous aurés refusé de le servir. Mais ce qui doit le plus vous toucher, à quelles horreurs n'exposerés vous pas votre Fille, qui paroît l'unique objet de votre tendresse ? Sans Bien, sans retraite, sans apuis, que deviendra-t-elle ? Entouré d'Enemis pouvés vous vous flater de lui procurer un Azile ? Vous restera-t-il quelque Ami sur lequel vous puissiez compter, si vous manqués à tous ceux qui l'ont été jusques à présent ?* Tous ces motifs, souvent répétés & présentés chaque jour avec de nouvelles forces, déterminèrent enfin le Lord L***. Il promit d'aider de

tout son pouvoir le Prétendant & il ne s'occupa plus qu'à tenir parole.

Il fut quelque tems indécis, s'il chercheroit dans des tems aussi orageux, à procurer à sa Fille, à tout événement, une Retraite plus assurée, que le Chateau qu'il occupoit; mais après mûres réflexions, il crut qu'il convenoit mieux de ne point l'éloigner. Il n'étoit pas probable qu'elle eût jamais rien à craindre des Troupes du Roi, dans un endroit aussi reculé & dans une Province toute dévouée au Prétendant. D'ailleurs la proximité de la Mer étoit un moyen de la dérober aux coups les plus imprévus. Il se contenta donc d'augmenter considérablement son Domestique & surtout de le composer de Gens de confiance. Il fit un certain amas d'Armes & de diverses Munitions, qui pouvoient lui devenir nécessaires.

En Août 1745. le Prétendant aiant débarqué avec 300. Homes, à *Mull*, petite Isle qui n'est séparée de la Province de *Lockaber*, que par un Canal d'une lieue de large, *Milord* se hata d'aller lui rendre ses respects. Son Armée fut bientôt grossie, de plus de 4000. Montagnars. En peu de tems, il se trouva Maître du Fort *Guillaume*, du Chateau de *Blair*, où il dina le 11. Septembre, & de la Ville de *Perth*. Ce fut dans cette Ville, que le Duc de *Perth*, les Lords

George & Guillaume Muray, le Lord *Nairn* &c. se joignirent à lui.

Le Prétendant s'étant emparé d'*Edimbourg* le 28. & ayant été proclamé dans cette Capitale de l'*Ecosse*, son Parti alla toujours en augmentant. L'échec que le Chevalier *Jean Cope*, Comandant des Troupes du Roi, essuya le 3. Octobre, près de *Preston*, contribua encore à renforcer les Troupes opposées, qui se montoient déjà à plus de 20000. Hommes, bien pourvus d'Armes & de Munitions de Guerre.

Des progrès aussi rapides faisoient espérer à Milord L***. les suites les plus heureuses. Il se félicitoit du parti qu'il avoit embrassé. Le Prétendant avoit en lui beaucoup de confiance & il avoit été chargé de Comissions très délicates, dont il étoit sorti avec honneur. Tel qu'un Flambeau, prêt à s'éteindre, jette encore de tems en tems quelques lueurs de clarté plus vives & plus brillantes, Milord L***. prêt à terminer sa Carrière, se couvrit d'une nouvelle gloire, à l'Action qui se donna le 28. Janvier 1746. près de *Falkirk*. Milord L***. commandoit un Corps considérable de l'Aile gauche de l'Armée, qui fut ataquée par les Troupes du Roi, sous les ordres du Général *Hawley*. Cette Aile fut d'abord poussée vivement par le Général *Huske*, qui commandoit l'Aile

droite des Enemis. Milord L***. entraîné par les Fuiars, fit pendant quelque tems des efforts inutiles pour les rallier ; enfin il vint à bout de les ramener à la charge ; la terreur & la mort sembloient marcher devant lui ; come leur Aile droite avoit été victorieuse , il s'en fit quelques détachemens très à propos, pour féconder ses efforts. L'Armée du Roi fut mise en désordre & pour suivie avec beaucoup de vivacité. Milord L***. avoit reçu deux blessures , qui ne l'empêchoient pas de continuer à combattre avec une intrépidité extraordinaire. Dans l'ardeur de l'Action , il ne sentit rien , mais de retour dans sa Tente, les Chirurgiens déclarèrent que sa vie étoit dans un péril extrême. Le Prince alla le voir & lui témoigna le vif regret qu'il ressentoit de le voir réduit pour son Service dans un pareil état. Milord L***. le remercia de ses bontés & lui recommanda sa chère Fille dans les termes les plus touchans. Il expira quelques momens après , regretté avec justice des principaux du Parti qu'il avoit embrassé.

Cette triste Nouvelle fut bientôt portée à l'infortunée *Elizabeth*. Le Prétendant eût l'attention de lui envoyer un Home de confiance , avec ordre d'employer tous les moyens possibles pour la consoler & l'assurer de sa part, qu'elle retrouveroit en lui tous les

sentimens du Père qu'elle avoit perdu , & qu'il n'atendoit que des circonstances plus tranquilles , pour lui en doner les preuves les plus marquées.

Le Duc de *Cumberland* étant arrivé à *Edimbourg* le 9. Février & s'étant mis à la poursuite des Rebelles avec des forces supérieures , ceux-ci furent obligés de battre en retraite. Ils abandonèrent successivement *Sterling* , *Perth* , *Montross* , & *Blair*. Le Prétendant étoit encore dans ce dernier endroit à la date du 18. Mars.

Elizabeth voiant la proximité des Troupes & le peu de sûreté qu'il y avoit pour elle dans son Chateau , comença à sentir plus vivement tout ce qu'il y avoit de triste dans sa situation. Privée d'un Père chéri , éloignée de secours , manquant de Vivres , d'Argent , & des choses les plus nécessaires , tout aiant été sacrifié au Prétendant , elle ne vit d'autre parti que d'aller elle même le joindre & de profiter de la protection qu'il lui avoit oferte, dans un tems qui faisoit espérer un avenir plus heureux. Malgré la foiblesse & la timidité ordinaire à son Sexe , elle avoit l'Ame élevée & assez de courage pour braver les dangers. D'ailleurs peu attachée à la vie , elle en auroit fait volontiers le sacrifice pour servir le Prince auquel son Père s'étoit attaché. Elle ne confia son

dessein qu'à un seul Domestique avec lequel elle partit déguisée en Home, pour l'exécuter. Ce fut le 19. qu'elle sortit de son Château. Le Prétendant avoit quitté *Blair* le même jour, tirant du côté d'*Aberdeen*. *Elizabeth* voulut prendre la même route, mais elle s'égara & tomba entre les mains d'un Corps de Troupes, détaché à la poursuite des Enemis, sous les ordres du Général *Bland*. Elle fut confiée aux soins d'un Officier de Dragons, qui soupçonna bientôt son déguisement. Chaque jour le lui confirma & il ne fut point dupe du Récit qu'elle lui fit, dans la vue de lui donner le change. Il eût pitié de son sort & résolut d'empêcher qu'elle ne fût confondue avec les autres Prisonniers. Pour cet effet, il tâcha d'abord de l'engager à se découvrir & à ne lui rien cacher de ce qui la regardoit. La façon polie & obligeante dont il lui parla & un certain penchant, qu'elle se sentit, la déterminèrent à lui faire une Histoire fidèle de ses infortunes. Elle l'accompagna de tant de grâces, qu'elle s'assura dès ce moment & pour toujours le cœur de cet Officier. C'étoit un Cadet d'une Famille distinguée, à qui on avoit procuré un poste dans le Militaire & depuis le peu de tems qu'il l'occupoit, il s'étoit fait remarquer par sa bravoure & sa conduite & généralement aimé par son caractè-

re, Il se faisoit appeller le Chevalier de T. Le puîné de ses Frères avoit une belle Terre, avec un bon Chateau à 10. Miles d'Edimbourg. Come ils étoient liés par l'amitié la plus tendre, il résolut d'y conduire sa chère Prisonnière; mais ne voulant se fier à Personne, pour une Comission si intéressante pour lui, il se trouvoit très embarrassé. Il ne pouvoit guères, dans les circonstances actuelles, s'écarter sans une permission expresse, & sous quel prétexte la demander? Enfin, il s'en présenta un, qu'il saisit avec empressement. Les Espions vinrent rapporter au Général *Bland*, qu'il y avoit dans un Bois au *Nord-Est* de l'*Ecosse* une quarantaine de Rebelles, qui comettoient de grands excès dans les environs, pillant tout ce qui se trouvoit à leur portée. Ils avoient pratiqué, dans le plus épais du Bois, une Caverne, où ils se croioient entièrement en sûreté. Un des Espions y avoit été conduit & retenu quelques jours, mais aiant feint de s'unir à eux & de vouloir embrasser leur genre de vie, on lui avoit donné un peu plus de liberté, en sorte qu'étant allé en course avec eux, il avoit trouvé le moyen de s'évader & il ofroit de conduire droit à leur Caverne les Troupes que l'on voudroit y envoyer, où il y avoit, ajoutoit il, des Richesses immenses. Le Chevalier de T. ofrit

au Général *Bland* de se charger de cette expédition. Comme l'on connoissoit son courage & son habileté, le Général ne balançoit point à la lui confier. Le Chevalier comptoit, que n'étant qu'à environ 20. miles du Château de son Frère, il pourroit s'y rendre, après avoir exécuté sa Commission, & rejoindre ensuite aisément sa Troupe.

Il prit avec lui 100. des plus déterminés de ses Dragons & se mit en marche sous la conduite de l'Espion qui leur servoit de Guide. Ils réglèrent leur marche de façon à arriver à l'entrée du Bois à la pointe du jour. Ils n'y eurent pas marché une demi heure, qu'il se fit sur eux une décharge imprévue dont une 20. d'Homes furent couchés sur le carreau. Le Chevalier fut blessé lui même au bras gauche & le Cheval d'*Elizabeth* fut tué sous elle. Le Chevalier de T. s'aperçût, mais trop tard, qu'il étoit tombé dans une Ambuscade. Plus de 300, Homes se présentèrent à eux & les attaquèrent avec une vivacité étonnante. Le Traître, qui les avoit sacrifié & à la parole duquel on avoit trop légèrement ajouté foi, passa d'abord du côté des Voleurs. Le Chevalier, malgré sa blessure se défendit avec toute l'intrépidité possible. Comme il étoit chéri de ses Soldats, ils firent en sa faveur des prodiges de bravoure & malgré la supériorité des Enemis,

la Victoire fut long-tems balancée. Enfin , une seconde bale aiant mis le Chevalier hors de combat , une trentaine de Dragons qui lui restoient encore prirent le parti de la fuite. On en ratrapa une dixaine , qui furent conduits avec les blessés dans la Caverne de ces malheureux. L'infortunée *Elizabeth* , saisie d'horreur & d'éfroi , regrettoit le sort des Corps morts qui l'environoient. L'avenir le plus affreux se. présentoit à son idée & elle ne voïoit rien qui put l'en préserver. Au milieu d'une Troupe de Brigands , seule , sans secours , & sans espérance , elle ne pouvoit rien imaginer de propre à la consoler. Ses fraïeurs redoublèrent à son entrée dans la Grotte: Elle y vit quantité de Victimes de la brutalité de ses nouveaux Maitres: De jeunes Filles , baignées dans leurs larmes , atachées à des Poteaux dans l'état le plus indécent & paroissant craindre à chaque instant de voir leur infamie renouvelée. Quel spectacle pour une Fille vertueuse , qui malgré son déguisement , ne pouvoit guères espérer d'échaper au même sort ! Elle n'avoit de ressource que dans la Protection divine. Elle l'implora avec cette ferveur qu'un besoin pressant donne ordinairement aux Malheureux. En éfet , rien ne nous rappelle mieux à l'Arbitre des Evénemens que l'adversité; nous sentons alors

nôtre dépendance, & tous les secours humains nous étant refusés, nous avons recours à celui qui devoit toujours être le fondement de nôtre confiance.

Come il y avoit parmi les Voleurs un grand nombre de blessés, on fut trop occupé la première nuit à leur doner des soins, pour faire aucune attention à nôtre Héroïne. Le lendemain une partie de ces Bandits sortirent de la Caverne pour aller en course, suivant leur coutume, & le soir ils ramenèrent un nouveau butin. Pendant quelques jours ce fut le même train de vie. Enfin la nuit du sixième jour, l'on entendit à l'entrée de la Caverne un grand bruit avec des cris affreux. Ceux qui étoient restés, pour garder la Caverne, sortirent précipitamment. Il en revint 5. ou 6. un instant après, qui se chargeant de ce qu'il y avoit de plus précieux, avancèrent dans le Souterrain, dans le dessein d'en sortir par une issue opposée à l'entrée.

Les blessés du Chevalier T. avoient empêché de le lier aussi exactement que les autres Prisonniers. N'y ayant personne pour l'observer, il vint à bout de se saisir d'un Couteau & d'en couper les liens d'un de ses Compagnons d'infortune; par ce moyen, tous furent bientôt mis en liberté. Ils délibérèrent, s'ils marcheroient du côté du

bruits qu'ils entendoient, ou s'ils chercheroient l'autre issue : Le premier parti l'emporta & ils s'avancèrent à grands pas vers l'embouchure de la Caverne. S'en étant approchés, ils distinguèrent, à la lueur des Flambeaux dont ils s'étoient munis, environ 100. de ces malheureux, qui se batoient en désespérés contre un nombre du double supérieur au leur. La position qu'ils avoient su prendre, connoissant aussi bien les lieux, leur donoit un grand avantage. L'on ne pouvoit, pour les attaquer, former qu'un front de 4. Soldats, & il étoit come impossible de les prendre ni en queue ni en flanc, en sorte qu'il étoit encore très incertain, s'ils pourroient être forcés; mais la sortie des Prisonniers décida le Combat; malgré leur petit nombre, prenant les Voleurs à dos, ils répandirent bientôt la confusion parmi eux & il n'en échapa que très peu. L'un des principaux, s'évadant avec trois autres du côté de la Caverne, passa à côté d'*Elizabeth* & voulut l'entraîner avec lui. Elle jetta un cri perçant, en le reconnoissant pour le jeune d'*Athole*, son premier Ravisseur. Le Chevalier de T. qui ne s'étoit pas beaucoup écarté de sa chère Prisonnière, voyant le danger qu'elle couroit, vola à son secours & malgré la foiblesse qu'il conservoit encore, l'Amour lui donna assez de forces pour terras-

fer son Adversaire ; un coup de Pistolet mit fin à ses crimes & à sa vie.

Tout Lecteur intelligent devinera aisément d'où provenoit la délivrance du Chevalier de T. & de ses Gens ; ceux de sa Troupe, qui avoient eû le bonheur de se sauver du premier combat, aiant porté la nouvelle de leur désastre, on jugea à propos d'y envoyer des Troupes en quantité suffisante pour nétoier cette Foret. On batit l'estrade de tous côtés & on faisit à peu près toutes les petites Bandes éparfes ça & là ; mais une centaine de ces Malheureux s'étant réunis firent ferme devant l'un des Corps qui les poursuivoient & se batant en retraite ils gagnèrent le voisinage de la Caverne, qui fut découverte par ce moien. On la parcourut en entier : Elle étoit très vaste & l'on y avoit pratiqué bien des détours propres à se cacher. A son embouchure Méridionale, il y avoit une petite ouverture au travers de laquelle un Home pouvoit passer ; elle servit à en faire échaper une dixaine, qui emportèrent cependant bien des richesses avec eux : Peut-être servirent-elles à leur faire quitter un métier si dangereux.

Les blessures du Chevalier de T. ne lui permettant pas de servir de quelque tems, il obtint d'aller chez son Frère pour se rétablir entièrement. C'est alors qu'il put y con-

duire sa Prisonnière, qui chaque jour lui devenoit plus chère. Ils furent reçus avec tout l'empressement qu'il pouvoit attendre du meilleur des Frères, & la satisfaction qu'il gouta, contribua autant que les Remèdes à sa guérison. Au bout de trois Semaines, il se trouva très bien remis. La Gloire & l'Amour combatoient dans son Cœur. La première lui ordonoit de voler aux Champs de Mars, cueillir de nouveaux Lauriers & la seconde lui représentoit avec les couleurs les plus vives, les plaisirs dont son absence aloit le priver. Eloigné de l'Objet qui l'occupoit uniquement & qui méritoit seul toute sa tendresse, s'exposant peut être par son absence à en être oublié, surtout n'étant point encore assuré d'un retour de sa part, que de motifs de craindre ! Le Devoir cependant l'emporta, ou plutôt, il s'unifia enfin à l'Amour pour terminer ses irrésolutions : Je dois, dit-il à lui même, me rendre digne du bonheur auquel j'ose aspirer. Ce n'est pas un Cœur plongé dans la mollesse & l'indolence qu'il faut offrir à la plus vertueuse des Femmes. Elle me mépriseroit, si elle étoit instruite que je puis balancer un instant à faire ce que le devoir exige de moi. J'irai combattre pour me rendre digne d'elle ; ce nouveau motif me donera de nouvelles forces. Le Chevalier prit donc jour pour

son départ. A mesure que le tems en approchoit, il sembloit que sa tendresse alloit en augmentant & que l'Amour se plaisoit à lui rendre ce moment plus sensible; mais il lui donnoit en même tems une éloquence peu commune & lui fournissoit les expressions les plus touchantes pour faire connoître ses sentimens. *Elizabeth* ne put y demeurer insensible & à son départ elle lui laissa apercevoir une partie de l'impression qu'il avoit fait sur elle : Ce fut avec cette modestie charmante, qui caractérise la Vertu & qui est aussi éloignée de la licence d'une Femme passionnée, que de la pruderie d'une fausse dévote.

Quoiqu'*Elizabeth* eût su se concilier l'affection du Frère du Chevalier, de son Epouse & de toute sa Maison, celui-ci ne laissa pas de la leur recommander de la manière la plus pressante. Il partit ensuite en se reposant sur les promesses qu'ils firent d'en avoir un soin extrême. Ce fut à *Aberdeen*, où le Duc de *Cumberland* étoit arrivé le 10. Mars, que le Chevalier de T. rejoignit l'Armée. Comme ce n'est qu'en passant, & pour la connexion de l'Histoire d'*Elizabeth Lochaber*, que l'on a rapporté quelques unes des dates des principaux événemens de la Guerre contre les Rebelles, l'on ne s'attachera point à suivre ici tous leurs mouvemens. L'on se con-

tentera de dire, que le Chevalier T. se distingua extrêmement à la fameuse Bataille de *Culloden*, qui se donna le 26. Avril & qui mit fin à la Rébellion. Sa bravoure & sa conduite dans cette occasion lui valurent la Protection particulière du Duc de *Cumberland* & il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, avec l'espérance d'obtenir le premier Régiment qui viendrait à vaquer. Cependant cette Action si mémorable pour la Nation & si glorieuse pour le Chevalier de T. en particulier, couta bien larmes à la pauvre *Elizabeth*. Les premières nouvelles que l'on en reçut, se trouvèrent comé à l'ordinaire, accompagnées de bien de fausses circonstances. L'on anonça en particulier comé certaine, la mort du Chevalier. Son Frère en étoit inconsolable & toute sa Maison se trouva plongée dans le deuil. C'étoit pour *Elizabeth* une perte irréparable : Elle avoit lieu de le regretter à toutes sortes de titres : Dix jours se passèrent dans les plus cruelles inquiétudes : Enfin une Lettre du Chevalier lui même les fit cesser, & l'on fut informé, que quoiqu'il se fut extrêmement exposé, il n'avoit reçu qu'une légère blessure. Le Général *Huske*, ayant été envoyé dans la Province de *Lochaber*, pour achever d'y éteindre la Rébellion, le Chevalier l'y avoit suivi & c'est ce qui avoit empêché

derecevoir plutôt de ses nouvelles. La fin de sa Lettre faisoit espérer , qu'il se rendroit lui même dans peu au Château de son Frère. Ce ne fut cependant que dans les comencemens de Juin , qu'il put satisfaire ses desirs à cet égard. Il raporta aux pieds d'Elizabeth un Cœur dont les flammes paroissoient encore augmentées par l'absence & par la Guerre. Il y fut un Mois entier , qui s'écoula avec une rapidité étonnante. Au bout de ce tems , il reçut une Lettre de Londres , ou son Père le rapelloit pour lui communiquer une Affaire très importante. Ils s'y rendit avec la plus vive inquiétude. Il sembloit qu'il eut quelque pressentiment des nouveaux obstacles , qui s'oposeroient à son bonheur.

Le lendemain de son arrivée , Milord T. le fit venir dans son Cabinet & lui parla en ces termes. *Vous savés, Monsieur , la tendresse que j'ai toujours eüe pour vous. Jusques ici, vous avés toujours cherché à vous en rendre digne & je n'ai que des loüanges à donner à votre conduite. Il se présente aujourd'hui une occasion de me donner une nouvelle preuve de votre soumission à mes Volontés & j'atens autant de votre raison que de votre obéissance , que vous ne balancerés pas un instant à accepter la proposition que je vais vous faire , puisqu'elle ne tend qu'à votre bonheur. Vous conoissés la Duchesse de C. vous savés la fortune dont elle jouït. Vous*

devés savoir aussi que la vôtre est bornée. V^{otre} Frère ainé doit à des substitutions l'état brillant où il se trouve; la plus grosse partie de mes Biens doit encore lui revenir, sans que je puisse l'en priver. Le second, par une suite du goût qu'a eû pour lui l'une des plus riches Héritiers de l'Ecosse est aussi dans l'opulence. Je ne veux pas que vous soïes le seul de mes Enfans qui restiés dans une situation bornée. Pour vous en tirer, je ne vois d'autre moïen, que de profiter des dispositions de la Duchesse de C. Elle vous a distingué même dans vôtre jeunesse & je suis que vous ne lui êtes pas indiférent. Quoique cette Veuve n'ait pas tous les agrémens que vous pourriés peut-être souhaiter, elle a du mérite, elle vous convient, & mon intention est que vous deveniés son Epoux.

Ce Discours d'un Père tendre, mais absolu, ne put que jeter le trouble dans l'Âme du Chevalier. Il sentoît que le Lord vouloit être obéi & il ne lui étoit pas possible de condescendre à ses volontés. Il crût qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que détacher de gagner du tems & il supplia son Père de ne pas le presser sur une réponse, qu'il ne pouvoit lui doner sur le champ. On lui acorda 8. jours pour y réfléchir. Ils se passèrent dans les plus vives inquiétudes. Le Chevalier fut obligé pendant ce tems là, de

voir plusieurs fois la Duchesse ; mais un Cœur aussi rempli que le sien , n'étoit pas susceptible de nouvelles impressions ; en sorte qu'il ne fit que de se confirmer dans la résolution de rester fidèle à *Elizabeth*.

Lorsqu'il fut question de rendre réponse à son Père , le Chevalier demanda en vain un nouveau délai. Son Père fut inflexible , & sur le refus qu'il fit d'épouser la Duchesse , il le bannit de sa présence. Le Chevalier se rendit à *Edimbourg* & de là auprès de son Frère , pour verser dans son sein ses amertumes. Il n'osa rien en confier à *Elizabeth*, dans la crainte d'allarmer sa délicatesse. On travailloit cependant sous main à faire recouvrer à cette infortunée Opheline ce qui restoit des Biens de son Père , après les gros sacrifices faits au Prétendant ; la Cour en avoit ordonné la confiscation , de sorte qu'il ne restoit absolument rien à *Elizabeth*, dont peu de Personnes savoient même l'existence. Le Chevalier de T. se rendit à *Londres* ; il fit agir ses Patrons & ses Amis & une partie des Terrés lui furent rendues. Il ne fit plus alors un mystère de sa passion & il engagea son Frère à venir le joindre , pour ménager s'il étoit possible sa réconciliation avec son Père. On eût bien de la peine à l'engager à le voir ; il demandoit un préliminaire impossible , savoir que le Chevalier acceptât

L'Épouse qu'il vouloit lui doner. Une révolution subite fit changer la face des choses ; le Frère aîné du Chevalier , qui étoit sur le point de se marier , s'étant échaufé à la Chasse , dont il faisoit presque son unique occupation , fut ataqué d'une Plurésie qui dans trois jours le coucha dans le Tombeau & ses Frères devinrent par là Héritiers de Biens très considérables , en sorte que les principales raisons du Lord ne subsistoient plus. Sa tendresse se réveilla & la perte de l'aîné de ses Enfans en l'affligeant rendit son Ame plus susceptible de pitié. Il vit son Fils ; il l'écouta & lui promit de doner son consentement à son Mariage avec *Elizabeth* , dans une Année , moyennant que pendant tout ce tems, il ne la vit ni ne lui écrivit point. Pour en être plus assuré , il exigea que son Fils allât servir come Volontaire dans l'Armée du Roi de Sardaigne. Il lui promit cependant de prendre sa future Belle-Fille dans sa Maison & de la traiter come son Enfant. Malgré la rigueur de ces ordres rien ne parut difficile au Chevalier, dès qu'il étoit soutenu de l'espérance d'obtenir l'objet de ses Vœux. *Elizabeth* fut conduite à *Londres* par l'Épouse du Frère du Chevalier , avec laquelle elle avoit contracté l'amitié la plus tendre. Come on ne lui avoit point fait confidence de tout ce qui

s'é-

s'étoit passé entre le Chevalier & son Père , elle ne se fit aucun scrupule de loger chez lui. Elle y trouvoit d'autant moins de conséquence , que le départ du Chevalier la mettoit à l'abri de toute critique. D'ailleurs son départ précipité , sans adieu , ni Lettre de sa part , lui faisoit présumer que sa Passion n'avoit été qu'un feu passager , qui n'avoit pas été de durée & elle ne l'envisageoit plus que sur le pié d'un Ami , mais d'un Ami auquel elle avoit des obligations infinies. Vainement son Cœur se révoltoit quelquefois contre cette idée. Sa Raison lui imposoit silence & si elle souffroit au fond de l'Âme , c'étoit dans un secret impénétrable pour tous ceux qui l'environoient.

Son Voïage à *Londres* mit à ses tourmens & à ceux du Chevalier une fin bien plus prompte , qu'il ne l'espéroit. Une couple de Mois suffirent à *Elizabeth* pour s'atirer l'amitié du vieux Lord ; il la chérit bientôt autant , que si elle eût été sa propre Fille. Il écrivit à son Fils qu'il ne mettoit plus d'obstacle à son bonheur , qu'il avoit reconnu par lui même la bonté de son choix , & qu'il étoit libre de revenir aussi-tôt qu'il le jugeroit à propos. Le Chevalier , transporté de joie , revint incessamment à *Londres* & l'on pressa la conclusion d'un Mariage dont
tous

tous les Membres de la Famille s'impatientoient également.

C'est ainsi que la Vertu , après avoir été long-tems éprouvée , triomphe enfin des plus grands obstacles , & arrive à un bonheur solide & durable par des chemins qui, aux yeux du Vulgaire ignorant , sembloient devoir l'en éloigner.





LES HOMES UNIS PAR LES TALENS.

Poëme de Mr. LEMIE'RE , couronné cette Année par l'Académie Française.

AUX cris que le besoin & l'intérêt formèrent ,
 Il'un vers l'autre attirés les Humains s'assemblerent ;
 Mais de cette Union les premiers fondemens
 Ne pouvoient s'afermir sans l'apui des Talens ,
 A l'aspect d'un Génie aussi puissant que rare ,
 Ne dites plus , Ingrats , la Nature est avare ;
 S'il fut dans tous les tems peu d'Esprits lumineux ,
 La Race humaine au moins s'élève entière en eux ,
 Ils ont créé les Arts , dont le monde s'honore ,
 Et la Société , plus précieuse encore.
 Les célestes Présens , dont vous êtes jaloux
 Entre quelques Mortels sont partagés pour tous.
 C'est un heureux lien , qui s'étend & se serre ,
 Formé par peu de mains pour embrasser la Terre.

Au dessus des Talens , sous ces traits présentés
 Brille celui qui fonde ou régit les Cités ,
 L'Art du Législateur , l'auguste Politique ,
 Non cet art d'opprimer , fourdement tirannique ,
 Sous un nom respecté , talent vil & cruel ;

Mais cet autre Science, à l'exemple du Ciel,
 Secrete quelquefois & toujours bienfaisante,
 Qui consacre aux Humains sa Vertu vigilante,
 Que le pouvoir féconde & jamais ne corrompt.
 Je la vois en silence, une main sur le front,
 L'autre en signe d'appui sur un Peuple étendue,
 La barbarie expire à ses pieds abatuë.
 L'Home étoit, sans les Loix, ou sauvage, ou pervers,
 Ou le Tiran de l'Home, ou seul dans l'Univers :
 Tout rentroit dans l'oubli ; Politique profonde,
 Tu parus, on compta les premiers jours du Monde.
 On te vit commencer tes heureuses Leçons
 Par la double Harmonie & des Vers & des Sons *
 Sous la Loi du Plaisir la Terre alors crut vivre :
 Chantant l'amour de l'Ordre, elle aprit à le suivre ;
 Il fut des Mœurs, il fut des Temps plus fortunés ;
 C'est à l'ombre des Loix, que tous les Arts sont nés.

Mais quels troubles civils ! Quel éfroiable Orage,
 Va de la Politique anéantir l'ouvrage ?
 On se menace, on court à pas précipités ;
 Le Fer brille ; on se mêle : Ah ? cruels arrêtés.
 Société fatale ! Imprudente Sagesse !
 Solozs qu'avés vous fait ! Trop heureuse rudesse,
 Pour l'Home errant encor premier Présent des Cieux,
 Il n'étoit que farouche, il est sédition.

* Les premières Loix étoient en Vers & se chantoient.

L'Eloquence comande, ô ressource imprévüe !
 Par dessus tous les cris sa Voix est entendüe ;
 Le Fer tombe , tout cède & ces Cœurs égarés ,
 Emportés loin de l'Ordre y sont déjà rentrés. 1

Ainsi donc à la fois & les Talens se servent
 Et par eux des Mortels les Liens se conservent ;
 Liens toujours plus doux & toujours plus ferrés
 Dans les Lieux par les Arts de plus près éclairés.
 Jettés au loin les yeux sur l'*Egipte* leur Mère ,
 L'union des Esprits fut son grand caractère :
 On vit s'étendre ainsi ce Peuple d'inventeurs ;
 Il dut ses Mœurs aux Arts & son Empire aux Mœurs.
 Quand l'*Alphée* orgueilleux voioit , à chaque Lustre,
 Les Peuples assemblés couvrir sa Rive illustre ,
 Ces Jeux , où triomphoient les Talens excités * ,
 Etoient l'Art de la Grèce & le nœud des Cités.

Les Talens en des jours plus féconds en miracles,
 Pour unir les Mortels , n'ont point connu d'obstacles:
 Sagement inquiète , en ses nobles desseins ,
 La Philosophie s'est dit ; il est d'autres Humains.
 Soudain , nouvel Arbitre & de l'Onde & d'*Eole* ,
 L'Aimant , qui s'ignoroit , interroge le Pole :
 Sous des Cieux inconnus , un Monde au nôtre offert,
 S'ouvre , s'unit à nous , nous imite & nous sert.

* On envoie des Poëmes aux Jeux Olympiques.

Il n'est plus de long cours sur l'Elément humide ,
 Il n'est plus ni d'erreurs , ni de Nocher timide :
 L'œil fixe sur l'Aimant , on court toutes les Mers ;
 Le Commerce a peuplé les liquides Déserts :
 Chaque route est conüe & l'Onde où tout s'éface ,
 De la Poupe qui fuit semble garder la trace.

O vous ! Peuples nombreux de ces vastes Païs ,
 Découverts par l'*Europe* & par elle conquis ,
 La Force vous dompta , mais nos Mœurs vous sou-
 mirent

Le Fer fit la Conquête & les Arts l'adoucirent :
 L'Américain changé s'unit à ses Vainqueurs.
 Ailleurs du Vaincu même un Vainqueur prend les
 Mœurs :

Le *Catay* s'affervit son Conquérant barbare :
 Tout périt , hors les Loix , sous l'éfort du Tartare
 Et ce long Mur franchi par ses incursions ,
 Sépare deux Païs & non deux Nations.

Du rapide *Volga* parcourons les rivages :
 Cet Empire du Nord , ces Régions saurages ,
 Des Arts n'avoient reçu ni cherché les clartés :
 Là , tout étoit désert , même aux Lieux habités.
 Le *Russe* sans Commerce & sans Loix & sans Villes ,
 Dans ses Hutes caché perdoit ses jours stériles ;
 Sur la Terre à lui même il étoit étranger.
 Pierre amène les Arts , Pierre vient tout changer ;
 Des fanges d'un Marais sort une Ville immense ,

De la Société le règne heureux comence :

Les Russes sont unis , quand leus yeux sont ouverts ;

L'Univers naît pour eux , come eux pour l'Univers ,

Et réparant ainsi tant de Siècles de honte ,

Au rang des Nations le Monde enfin les compte.

Qui l'auroit crû , des feux par la Guerre alumés ,

Ces Nœuds , fruit des Talens , ne sont point consu-

més !

L'Intérêt s'arme encore , l'Ambition divise ;

Mais cette haine aveugle aux Nations transmise ,

Ces préjugés honteux désormais sont bannis ;

Les Peuples sont en Guerre & les Hommes unis.





E P I T R E

Contre la Poësie, sur deux Rimes.

A Mr. de T.

Vous voulès des Vers cher Valère,
 Et j'en fais mon amusement :
 Ainsi , sans tarder un moment ,
 Je vais tacher de vous complaire.
 Mais l'on dit , sans déguisement ,
 Que les Vers font une chimère
 Dont l'Etat se passe aisément
 Et que l'oisiveté fait faire :
 Voilà quel est le sentiment
 Et des Sages & du Vulgaire.
 L'Académie uniquement ,
 Qui d'un jeu se fait une Affaire ,
 Peut s'en occuper gravement.
 Pourquoi chercher tant de mystère
 Et parler je ne fais comment ?
 La Rime est-elle nécessaire ?
 Ne peut-on écrire autrement ?
 Le vrai ne sauroit-il nous plaire ,
 S'il n'a pour assaisonnement ,

Une cadence singulière ?
Quelle erreur , quel aveuglement ,
De captiver l'entendement
Sous une Règle si sévère !
Sans besoin , sans discernement ,
Ce qui n'est qu'un délassement ,
On en fait une étude amère.
Je le confesse ingénument ;
La Mesure me défespère
Et la Rime fait mon tourment.
La Verve est un emportement
Au Gout , à la Raison contraire.
Pour vouloir être véhément ,
On tombe dans l'égarement
Et l'on semble entrer en colère.
Déformais , j'en fais le Serment ,
Je ne prendrai pour truchement ,
Qu'une Prose coulante & claire ,
Qui s'exprime tout uniment.
Je l'ai juré ; je suis sincère :
Prières , ni commandement ,
Rien , d'un si sage engagement ,
Non , rien ne sauroit me distraire :
Plus d'espoir d'acomodement.
Sans balancer , mon Oeil préfère
Un grand Fleuve dont rien n'altère
Le majestueux mouvement ,
Au cours d'une étroite Rivière ,

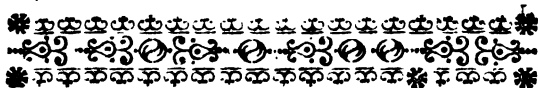
Dont le fougueux débordement
 Ne respecte aucune barrière.
 On pense, on écrit bassement,
 Et l'on veut, d'un vol téméraire,
 S'élever jusqu'au Firmament.
 Pour composer utilement,
 Il faut suivre son caractère.
 Laissons le sublime *Voltaire*
 Qui fait des Vers si noblement,
 Marcher, sans assoupissement,
 Sur les pas du Divin *Homère*.
 Que *Roussseau*, *Racine* ou *Molière*,
 Pensent & riment richement,
 Pour nous, à parler franchement,
 Le plus court seroit de nous taire.
 Les Vers ne peuvent satisfaire
 Un Lecteur plein de jugement
 Qui veut qu'un Ecrivain l'éclaire.
 Lorsqu'on choisit cette Carrière,
 L'on n'instruit que bien rarement :
 Et l'on répand peu de lumière.
 D'un Tableau, d'un Evénement,
 L'on trace, dans l'éloignement,
 Une Image foible & grossière
 Sans en montrer l'enchainement.
 Vous vouliez la figure entière
 Et l'on vous en donne un fragment.
 Que *Tircis*, auprès de *Glicère*
 Soupire un Air sur la Fougère

Qu'amour a dicté tendrement,
 Pour fléchir l'aimable Bergère
 Cela n'a rien que de charmant :
 D'un jeune , d'un fidèle Amant ,
 C'est là le langage ordinaire ;
 Le Critique le plus austère
 Y done son consentement,
 Elle sourit de l'agrément
 D'une Peinture si légère.
 Mais quel est nôtre étonnement
 Quand on implore follement
 Des neufs Muses le ministère ,
 Pour fredoner un Compliment ?
 Quelle langue , quelle manière !
 Un récit , un raisonnement ,
 Ont-ils besoin de l'ornement
 Dont le blond *Phoëbus* est le Père ?
 Pour écrire plus noblement ,
 Faudroit il rimer *Despautère*
 Et cadencer un Argument ?
 La Rime est un foible instrument
 Avec lequel l'Esprit opère ,
 Mais plus ou moins heureusement.
Pascal , *Bossuet* , *La Bruyère* ,
 S'en sont passé facilement.
 L'Etude à l'Homme est salutaire
 Mais ocupons nous dignement.
 La Muse n'est qu'une Etrangère ,
 Qu'il faut voir sans attachement ,

Et dont le charme est arbitraire.
N'en atendons pour tout salaire,
Qu'un frivole applaudissement,
Et n'en soïons point tributaire.
L'Ame se plaît à la lumière ;
Elle est come son aliment ;
Mais elle a de l'éloignement
Pour une Beauté passagère
Dont le fard est l'ajustement.
Des mots le vain arrangement,
Un éclat faux, imaginaire,
Qui séduit par enchantement,
Pourroit-il fournir la matière
D'un solide contentement ?

GENEVE.





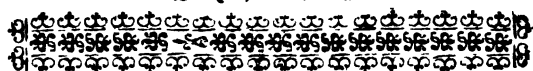
ENIGME

DE l'Esprit & du Corps je présente un *Miroir* ;
 Je fais ouvrir les yeux & l'on ne peut me voir.
 Pour ma production , ô merveille étonante !
 Un seul Sexe fustit , sans douleur il m'enfante.
 Je ne puis exister sans l'Esprit & le Corps ;
 Sans être aucun des deux ce sont la mes ressorts.
 Des deux Sexes en moi l'on préfère le mâle ,
 Du féminin souvent plus d'un fat se régale.
 Par mon rapide vol , je pénètre les airs ;
 Je préside à la Ville & parcours les Déserts.
 Je suis agent d'amour , une source de haine ,
 Sur tous les Animaux mon empire s'étend :
 A mon ordre par fois Home & Brute se rend.
 J'accorde les Humains ; c'est moi qui les divise :
 A tons ces traits , Lecteur , conois-tu ma devise ?



LOGOGRIPE.

JE suis cet Enemi secret,
Redouté sur toute la terre ;
Je brule , agite & fais la guerre
Au Roi come au plus vil Sujet.
Cher Lecteur, de mon Nom six pieds font l'assemblage,
Prends en deux & ma tête, on t'offre un Elément;
Ou le Métal destiné d'âge en âge
Au Combat, au labeur, à punir le méchant :
Avec trois je serai cette Femme crédule,
Source du crime originel ;
Même nombre c'est moi , qui dans la Canicule
Corrompt toute matière & ronge tout mortel.
Veux-tu m'en donner deux fois deux !
Je deviens certaine Légume ?
Pour m'obtenir , souvent on fait des Vœux,,
Un certain jour surtout, où mis en gros volume,
Je suis le prix du plus heureux.
Ne m'en retranche point ; que suis-je ? Un vain prestige
Qui trouble souvent le Someil.
Si tu m'en ôtes un , j'enfante le prodige ,
Mon Art est sans pareil.
Laisse m'en trois encor pour terminer ma course ,
Je suis ainsi que l'ombre & ne suis jamais vu ?
Suos la Faulx d'un Tiran je tombe sans ressource :
A ce trait , cher Lecteur , puis je être méconu ?



T A B L E.

E SSAI sur les misères de la Vie & sur les moïens de les supporter	389
Réflexions en forme de Méditation sur les Questions de Droit Naturel inserées dans le Journal d'Août.	403
Suplément à l'Essai sur les Bienfèances.	406
Réponse d'un Genevois à la Lettre d'un Fribourgeois.	422
Essai sur cette Question Académique ; Pour- quoi le Grand Home est il souvent la dupe de l'Home médiocrè ?	426
Discours sur les Sociétés Litteraires.	433
Mémoires de Séty.	449
Fin de l'Histoire d'Elizabeth Lochaber.	471
Les Homes unis par les Talens , Poème.	594
Epitre contre la Poësie sur deux Rimes.	499
Enigme.	504.
Logogriphe.	505